

D I S C O U R S

S U R

S H A K E S P E A R E

E T S U R

M O N S I E U R D E V O L T A I R E .



82e3

DISCOURS

SUR

SHAKESPEARE

ET SUR

MONSIEUR DE VOLTAIRE

PAR

JOSEPH BARETTI

Sécretaire pour la Correspondence étrangère de l'ACADEMIE
ROYALE BRITANNIQUE.

Il y a des Erreurs qu'il faut réfuter sérieusement; des Absurdités dont il faut rire; et des Mensonges qu'il faut repousser avec force.

VOLTAIRE.

A LONDRES,

Chez J. Nourse, Libraire du ROI,

Et à PARIS,

Chez DURAND neveu.

MDCCLXXVII.

**Dico le cose mie naturalmente
Senza affettare il Favellar Toscano.**

BERNI.



(2)

DISCOURS
SUR
SHAKESPEARE,
ET SUR
MONSIEUR DE VOLTAIRE.

INTRODUCTION.

DANS un de ces Papiers Journaliers qu'on publie à Londres, j'ai lu, il n'y a pas longtems l'Anecdote suivante.

Une Dame Angloise très-respectable à tous égards, étant à Paris, entendit lire une Lettre récemment écrite par Mr. De Voltaire à un de ses Amis. Dans cette Lettre un homme nommé *Le Tourneur, Secrétaire de Librairie*, est ap-

B

pellé

pellé *impudent, imbécille, faquin, et maraud*, parce qu'il a traduit en François les Oeuvres de Shakespeare, dans l'intention de les imprimer ainsi traduites par souscription.

Non content de traiter ce pauvre Traducteur avec si peu de cérémonie, Monsieur De Voltaire se jette dans cette Lettre sur son Original, et dit entre autres choses, que les Oeuvres de Shakespeare ne sont qu'un *énorme Fumier*.

A ce mot de fumier la Dame s'écria, que *ce Fumier avoit fertilisé une Terre bien ingrate*.

Cette remarque seroit un Bon-mot fort heureux, si elle ne portoit point à faux; c'est-à-dire, s'il étoit bien avéré, que Monsieur de Voltaire fait assés la Langue Angloise pour avoir pu lire les Oeuvres de Shakespeare au profit de ses Tragédies. Je m'en vais faire voir qu'on lui fait trop d'honneur par cette supposition.

CHA-

CHAPITRE PREMIER

IL faut convenir que Monsieur de Voltaire a pris d'étranges peines, et s'est donné furieusement du mouvement, pour persuader au monde qu'il a l'Anglois au bout de ses doigts. Mais quelles preuves nous a-t-il donné pour que nous nous en persuadions ? Les voici.

Il a jadis imprimé *sous son nom* deux petits Traités en Langue Angloise. Voila une première preuve qui paroît bien forte. Bon ! Il a traduit en François quantité de Morceaux Anglois. Voila sa preuve seconde. Il a parlé a plusieurs reprises de Shakespeare dans plusieurs de ses Préfaces, Discours, Dédicaces, Avant-Propos, Avis-au-Lecteur, Notes, Remarques, Lettres, Dissertations, Essais, et autres Pièces pareilles. Voila sa troisième et dernière preuve. Mais ces preuves soutiennent-elles l'examen ?

Je conviens que les deux Traités en Anglois sont tous deux écrits qu'on ne fauroit mieux. L'un a pour sujet *les Guerres Civiles de France*, l'autre *la Poësie Epique*. La façon générale de penser dans l'un & dans l'autre me feroit croire qu'ils sont de lui, si ce n'étoit que l'Anglois y est trop Anglois. Il n'y a pas le moindre mot de travers dans aucun des deux, pas la moindre phrase qui cloche, pas le plus petit gallicisme, le moindre tour qui sente l'étranger, le moindre verbe auxiliaire méplacé. Tout est exactitude, légèreté, aisance, élégance d'un bout à l'autre.

Avant pourtant de convenir que ces deux Essais soient sorti de sa tête habillés à l'Angloise, il faut se rappeler qu'il les a publiés ici à Londres un peu avant, ou un peu après sa trentième année, et n'ayant employé de son aveu guère plus d'un an à étudier l'Anglois.

Tout homme qui possède parfaitement deux langues ne se persuadera pas bien vite, qu'il soit possible, même aux plus heu-

heureux génies, d'en maîtriser une aussi difficile que l'Angloise en si peu de tems, et de la maîtriser au point de l'écrire aussi finement, aussi couramment, qu'elle est écrite dans les deux Traités. Quiconque est assés innocent pour ajouter foi à de pareils prodiges, n'a que faire de refuser sa croyance aux plus gros miracles de Saint Antoine de Padoüe. L'on peut apprendre beaucoup d'une langue dans un an quand on s'y sacrifie tout entier ; mais il en faut un peu plus d'un et de deux pour bien écrire des jolis Traités en Anglois. Un Etranger ne s'en tire pas si britanniquement, s'il n'a lu auparavant beaucoup plus de livres, qu'on n'en sauroit lire durant les deux premières années qu'il emploie à l'étudier. Monsieur de Voltaire a beau dire dans ses Mélanges, *qu'il ne faut qu'un an pour apprendre une langue*, et que *Pic de la Mirandole en savoit vingt-deux à l'age de vingt ans* : cela n'avancera pas la cause. Pic de la Mirandole étoit Prince, et Prince absolu.

Ces Princes-là font tout ce qui veulent quand Tel est leur plaisir ; Mais Monsieur De Voltaire n'est pas Prince de la Mirandole.

Donnons néanmoins ceci pour rien, et ne jugeons point de son Poliglotisme par le nôtre. Faisons seulement attention, qu'il n'a jamais écrit une page d'Anglois durant les cinquante années qui se sont écoulées depuis l'apparition des deux Traités. S'il avoit une bonne fois été capable d'écrire dans cette langue avec aisance, est-il croyable qu'aussitôt sorti d'Angleterre il auroit tout-à-coup fait banqueroute à l'Anglois, et n'auroit plus voulu en écrire une seule page, lui qui a la rage de se donner pour très-savant dans tant de langues, et dans l'Angloise par dessus toutes ? Lui qui a tant de fois jugé en dernier ressort de l'Hebreu, du Grec, du Latin, de l'Italien, de l'Espagnol, du Portuguois, de l'Allemand, et presque du Chinois ? Pas seulement une page d'Anglois, lui qui a écrit des centaines de
let-

lettres à plusieurs Milords ses Correspondans ? Il est certain, s'il eut été l'Auteur des deux Traités, qu'il auroit pu en écrire des milliers à plume courante ; et l'on peut présumer sans lui faire grand tort, que sa vanité, ou l'intérêt de sa gloire, lui auroit fait chercher les occasions d'en écrire le plus qu'il lui auroit été possible. Loin cependant d'écrire d'autres Traités en Anglois, il n'a pas écrit durant l'espace de cinquante ans une seule lettre à un ami : Et l'on croira qu'il auroit pu le faire s'il l'eut voulu ? L'on hésitera à dire, qu'il perdit son Anglois du moment qu'il perdit la plume de l'habile Traducteur de ses deux Traités ?

Mais comment fais-tu, me dira-t-on, qu'il n'ait jamais écrit en Anglois à aucun de ses Correspondans ? T'es-tu tenu constamment à son coude pendant cinquante ans ? As-tu vu tout ce qu'il leur a écrit depuis sa sortie d'Angleterre ? T'en a-t-il fait serment lui-même ?

De grace, Messieurs, pas tant d'interro-

gatoires! Ce chapitre-là *je l'avons tout par coeur*, comme dit la chanson, et je connois Monsieur de la Trimouille tout aussi bien que le grand Dunois. J'ai donc l'honneur de vous dire positivement, et plus que positivement, que Monsieur De Voltaire n'a jamais écrit une seule lettre en Anglois depuis le jour qu' il se rembarqua pour la France il y a cinquante ans. Il en courut une il y a quelques années sous son nom au sujet du malheureux Amiral Bing; mais elle étoit si détestable du côté de la langue, qu'on la crut forgée pour le rendre ridicule. Si elle étoit de lui, ce ne seroit qu'une preuve de plus qu'il ne fait point l'Anglois. Quoiqu'il en soit, il n'a jamais écrit une lettre Angloise à personne depuis qu'il quitta ce pays: Non, pas une, vous dis-je: et je vous défie tous tant que vous êtes, de m'en montrer une courte ni longue. Il y a bien des gens dans ce monde qui en conservent des gros paquets, toutes écrites de sa main. Elles sont toutes en François, avec par-ci
par-

par-là quelque *how do you do*, quelque *I am very glad*, quelque *I love you much*, et autres semblables gentilleſſes, copiées apparemment de ſa grammaire. C'eſt là tout l'Anglois qu'il a ſu écrire depuis ſa ſortie d'Angleterre, ou il fut bien fêté, bien diverti, bien amadoüé, dans le tems qu'il ramafſoit des ſouſcriptions pour ſon *Henriade*.

Je ne me fonde pourtant pas encore ſur cela quand je dis qu'il ne fait que peu ou point d'Anglois. Ma plus forte conjecture je la tire des nombreuses cenſures qu'il a paſſé en François ſur pluſieurs auteurs Anglois. Souffrez que pour le préſent je me borne au ſeul *Shakespeare*. Que de bevües et de contradictions ! Que de louanges et de blâmes pêle-mêle, ſelon le vent qui ſouffloit quand il écrivoit ! Mais gardons cela pour tantôt. Il faut auparavant dépêcher ſes preuves.

Monſieur de Voltaire a traduit en François quantité de morceaux Anglois. Il en a traduit pluſieurs en proſe, pluſieurs en vers ; pluſieurs librement, et pluſieurs mot-à-mot.

A l'égard des morceaux de Shakespeare qu'il a traduit en vers et librement, je n'ai autre chose à dire, sinon qu'en les retraduisant de son François en Anglois, ou ne les reconnoitroit pas plus pour des morceaux des Shakespeare, que s'ils étoient tirés des livres de Zoroastre. Pour rendre les six monosyllabes *to be, or not to be*, par les quelles un soliloque d'Hamlet commence, il a employé deux de ces grands vers qu'on appelle *Alexandrins*, dont chacun a douze syllabes, et manqué tout net le sens du soliloque par dessus le marché. Voici le sens de ce soliloque selon l'explication qu'en donne Monsieur Johnson dans ses notes sur Shakespeare.

“ *Avant que de résoudre, dit Hamlet,*
 “ *comme il faut que je m'y prenne pour agir*
 “ *en homme sage dans un cas aussi atroce que*
 “ *le mien, il me faut examiner si l'homme*
 “ *continue, ou non, à exister après cette vie.*
 “ *Ce point décidé, je serois en état de détermi-*
 “ *ner, s'il convient mieux à mon noble carac-*
 “ *tère*

“ tère d’homme d’endurer patiemment les san-
 “ glans outrages que le sort me fait, ou bien
 “ s’il faut que je coure m’en vanger hautement
 “ au péril de ma vie. Si quiconque meurt ne
 “ faisoit que s’endormir, et finissoit par là cette
 “ multitude de chagrins et de misères, dont il est
 “ actuellement assiégé, il feroit fort bien à se
 “ procurer le sommeil de la mort. Mais si après
 “ la dissolution du corps nos facultés ne cessent
 “ d’exister, dans quelle sorte de rêves serons
 “ nous plongés du moment que ce sommeil com-
 “ mencera? Hélas! C’est cette considération,
 “ qui porte l’homme à vivre malgré toutes
 “ les calamités qui l’entourent! Sans la crainte
 “ de l’avenir, qui voudroit les souffrir, doué
 “ comme il est du pouvoir de les achever tout-
 “ à-coup par le moyen d’un fer aiguisé? C’est
 “ cette crainte qui donne de l’efficace à nôtre
 “ conscience; qui amortit l’ardeur de nôtre
 “ courage, et l’empêche d’agir vigoureuse-
 “ ment; qui force nos plus bouillans désirs à
 “ se tenir dans une lâche inactivité!

Hamlet fait cette espèce de méditation
 d’un ton calme et sans le moindre empor-
 tement.

tement. Au moment qu'il vâ appliquer ses remarques à sa situation, il aperçoit son Amante, ce qui l'empêche d'achever le soliloque.

Monsieur de Voltaire, après s'être fait une traduction verbale de ce passage, il le retraduit en vers avec un tapage d'éloquence et de sentimens à la Scuderi, qui s'éloigne beaucoup trop de l'original. Voici ses vers.

*Demeure, il faut choisir, et passer à l'instant
De la vie à la mort, et de l'être au néant !
Dieux justes, s'il en est, éclairez mon courage !
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur et mon sort ?
Qui suis-je ? Qui m'arrête ? Et qu'est-ce que la mort ?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asyle :
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquile.
On s'endort, et tout meurt ; mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace ; on dit, que cette courte vie
De tourmens éternels est aussi-tôt suivie.
O mort ! Moment fatal ! Affreuse éternité !
Tout coeur à ton seul nom se glace épouvanté !
Eh ! Qui pourroit, sans toi, supporter cette vie ?
De nos fourbes puissans bénir l'hypocrisie ?
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs ?
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,*

Et

*Et montrer les langueurs de son ame abattüe
 A des amis ingrats, qui détournent la vue ?
 La mort seroit trop douce en ces extrémités ;
 Mais le scrupule parle, et nous crie, arrêtez.
 Il défend à nos mains cet heureux homicide,
 Et d'un Héros guerrier fait un Chrétien timide :*

Après un tirade si bruyante, légèrement saupoudrée de quelques pensées impies, je demande si l'on peut conclure que Monsieur de Voltaire fait assés l'Anglois pour saisir le vrai sens de ce que Shakespeare fait dire à son monde. Me repondra-t-on affirmativement ? Et supposons qu'un Anglois alla retraduire avec tant-soit-peu de liberté les vers de Monsieur de Voltaire, croyons nous que les Anglois les reconnoitroient bien aisément pour des vers appartenans jadis à Shakespeare ?

A l'égard des morceaux qu'il a traduit en prose, il n'a presque jamais manqué de les tourner de façon à les rendre risibles. En voici quelques exemples tous tirés de la Pièce d'Hamlet.

L'Ombre du Roi de Dannemarc se montre à deux Soldats, et s'évanouit presque aussitôt.

aussitôt. Cette effrayante apparition leur fait croire que quelque grand desastre va bientôt affliger tout le royaume : Sur quoi l'un d'eux dit entre autres choses ces paroles à son camarade.

A little ere the mightiest Julius fell

The graves stood tenantless, and the sheeted Dead

Did squeak and gibber in the Roman streets.

Il y a trois mots dans ces vers qu'on ne sauroit rendre en François par trois autres mots ; c'est-à-dire les deux adjectifs *tenantless* et *sheeted*, et le verbe *to gibber*. Il faudroit une periphrase pour chacun, ce qui affoiblirait le sens. Mais passons sur cela, et traduisons-les comme nous pouvons.

Un peu auparavant que le très-puissant Jules fut tué

les tombes restèrent sans habitans, et les Morts enveloppés dans leurs tristes robes

f firent des cris et parlèrent entr'eux un langage inintelligible dans les rues Romaines.

Monfieur De Voltaire traduit ainsi : *Du tems de la mort de César les tombeaux s'ouvrirent*

crierent, les morts dans leur linceuls crierent et sautèrent dans les rues de Rome. Le verbe *to squeak* a bien une autre force en Anglois que n'a le verbe *crier* en François, particulièrement au préterit quand il est précédé par l'auxiliaire *did* : mais il est impossible de faire sentir certains tours forts d'une langue à ceux qui ne l'entendent point. Ou m'entendra pourtant quand je dirai, que le verbe *to gibber* veut dire *parler un langage inintelligible, parler d'une manière mal articulée.* On dérive ce mot d'*algèbre*, qui dans le sens vulgaire veut dire *une chose à laquelle personne n'entend goutte.* Voilà le verbe que Monsieur De Voltaire traduit par celui de *sauter*, qui est en Anglois *to jump.* Au lieu de faire *crier ces morts*, il auroit mieux réussi dans son dessein de faire rire ses lecteurs, s'il eut traduit *les Morts dansèrent.* *Danser* va mieux d'accord avec *sauter*, que ne va pas *crier.*

Shakespeare appelle le coq *the bird of dawning* ; *Poiseau du matin.* En Anglois cela

cela est poétique. Monsieur De Voltaire, traduit *L'Oiseau du point du jour*. Voilà qui est bien poétique en François !

Shakespeare fait dire au Prince Hamlet *my inky cloak ; mon manteau noir, mon manteau de deuil*. Monsieur De Voltaire traduit *mon habit couleur d'encre*, parce que l'adjectif *inky* est tiré du substantif *ink*, qui signifie *encre*. Il s'en tient à la chose, au lieu de s'en tenir à la ressemblance de la chose. Est-ce ignorance, ou malice ?

J'ennuyerois trop si j'allois m'étendre d'avantage sur ces infidélités de Monsieur Voltaire. Mais accordons-lui, que ses passages traduits mot-à-mot, sont tous traduits très-fidèlement, qu'y gagnera-t-il ? Je demande au Lecteur, si dans son opinion il nous faut vraiment beaucoup d'esprit, beaucoup de savoir, et beaucoup de peine pour rendre mot-à-mot telle chose que ce soit d'une langue à l'autre sans entendre celle qu'on traduit. Ne savons-nous pas que cela peut se faire fort aisément à l'aide du plus ignorant maître

Maître de langue, et même à l'aide seulement d'un Dictionnaire, après avoir appris par coeur une demi-douzaine de conjugaisons et quelques autres petits élémens de grammaire. Il n'y a guères de Démoniselle de dix ans dans les Ecoles de filles en Angleterre, qui ne sache ainsi traduire son Télémaque et les Entretiens de Madame le Prince. Mais quand Monsieur de Voltaire traduit à la mode des petites Démoniselles, s'ensuit-il qu'il fait plus d'Anglois qu'elles savent de François ? Et s'il n'en fait pas davantage, comment lui passerons-nous le droit qu'il s'est arrogé, d'être à la fois le Juge et le Bourreau de Shakespeare ? Nous empêcherons-nous de lui rire au nez, quand, après l'avoir traduit mot-à-mot, il s'avise de lui faire son procès et de le condamner à mort sur sa pitoyable traduction, comme si les pièces qu'il produit, étoient légitimes et sans exception ? Juge-t-on, condamne-t-on, exécute-t-on un Auteur, surtout un Poète, surtout un Shakespeare, sur une

Traduction de D  moiselle? Est-ce en traduisant comme un enfant, qu'on rend toutes les beautés d'un original? Donne-t-on par là le choix judicieux qu'un grand Ecrivain a su faire de ses mots et de ses phrases? Donne-t-on la pureté, l'élégance, l'énergie de ses expressions? Donne-t-on l'harmonie de ses périodes, le coulant de son style, la justesse de ses figures, le brillant de ses métaphores, le vif de ses faillies, l'esprit de ses allusions, l'emphase et le pathétique de ses exclamations et de ses apostrophes, la douceur, la noblesse, la fierté de sa versification, et cent autres choses qui concourent toutes à la fois à former le beau total d'une composition? Ne fait-on pas qu'une infinité de mots sont très-beaux, très-sérieux, très-poétiques dans une langue; très-prosaïques, très-bas, très-vilains dans une autre? Qu'une expression figur  e, nerveuse, sublime, traduite à la lettre, devient presque toujours burlesque, rampante, ou ridicule? Boileau a dit tout cela en François il y a bien du tems.

tems. Est-ce que Monsieur De Voltaire ne l'a pas lu, ne l'a pas compris, ou n'est pas de cette opinion? Mais si j'allois traduire sa Mérope ou sa Mariamne mot-à-mot, et la censurois ensuite sur ma version, qu'en diroit-il? N'auroit-il pas mille fois raison de m'accuser d'ignorance et de mauvaise foi tout ensemble? Ne mériterois-je pas les épithètes d'impudent, d'imbécille, de faquin, et de maraud, dont il lui a plu d'honorer le Secrétaire de Librairie?

Mais puisqu' il n'en a pas agi autrement lui-même à l'égard de Shakespeare; puisqu'il a même l'effronterie de s'en vanter à l'Académie Française comme d'une belle chose; puisqu'il n'a pas eu honte de sa bassesse quand il traduisit les vers blancs de Shakespeare que le Théâtre Anglois demande, en vers blancs que la Langue Française déteste, en vue de le rendre dégoûtant et méprisable, pourquoi l'épargnerons-nous? Pourquoi ne lui donnerons-nous pas des épithètes après des impostures et des supercheries de la sorte?

Quant à moi, je ne le ferai pas certainement. Je laisserai ce soin au Docteur Guillaume Kenrick, homme très-redoutable au métier de dire des injures au lieu de raisons, et me bornerai à remarquer tout simplement, que c'est bien dommage qu'un Monsieur De Voltaire, qui s'est occupé à étudier *(a)* une vingtaine de sciences, y compris celle de la Poésie, ait taché à tant de reprises, durant cinquante ans, de faire accroire qu'il fait la langue Angloise, et pris tant de peine pour tromper la France et toute l'Europe au sujet d'une Poëte Anglois, qu'il eut beaucoup mieux fait d'étudier de toute sa force.

(a) Voyez l'Avant-propos à la Collection complete de ses Oeuvres, publiée à Genève en 1770, où l'on trouve cette expression un peu trop cavalière à mon avis.

CHAPITRE SECOND.

A PROPOS de ce Secrétaire de Librairie, qui va donner au jour une Version Françoisé des Drames de Shakspeare, quelle peut être la raison que Monsieur De Voltaire s'est tant acharné sur lui dans sa courte *Lettre à Monsieur d'Argenteuil*, et dans sa longue *Lettre à l'Académie Françoisé*? Quel mal fait cet homme en donnant de quelque façon les Oeuvres d'un Etranger à sa Patrie? Si sa Version sera bonne, voila un plaisir de plus qu'il aura mis à la portée de ses Compatriotes; et l'on ne sauroit lui faire un crime de leur avoir procuré un plaisir de plus. Si au contraire sa Version sera mauvaise, elle tombera dans l'oubli aussitôt publiée: et quelle grande infortune en souffrira la France?

Je crois moi-même, que la Version du Secrétaire ne vaudra rien, parceque je

connois affés les deux Langues pour être sur d'avance, que Shakespeare n'est guère traduisible en François. Je fais qu'en général la Poësie est comme le bon vin. On ne l'extravase point sans qu'il perde de sa bonté. Ajoutez à cela, que la Poësie de Shakespeare ne sauroit être traduite pas même passablement dans aucune des Langues descendues du Latin, à cause que ses beautés ne ressemblerent guère aux beautés poétiques de ces Langues, originellement moulées sur des beautés Latines pour la plus-part. Shakespeare ne savoit Latin, ni Grec, ni aucune autre Langue. Il n'avoit dévers soi qu'une profonde connoissance de la Nature humaine, un de ces génies si rares partout, qu'on appelle génies d'invention ; et par dessus cela une imagination toute de feu. Avec ces trois qualités Shakespeare sut former à l'âge de trente-deux ans un langage quelquefois bas et plein d'affectation, mais plus souvent compacte, énergique, violent, d'où
 fort

fort une Poësie qui enlève l'ame quand il le veut.

C'est cette Poësie-là qu'on ne sauroit rendre dans aucune des Langues dérivées de la Latine. C'est là l'Arbre à pommes d'or, qu'aucun Jason venant de l'Orient ou du Midi ne sauroit approcher, tant il est gardé par l'inexorable Dragon du Nord. La Langue Françoisse par dessus ses Soeurs, est trop châtiée, trop scrupuleuse, trop dédaigneuse, pour rendre Shakespeare. Quand on traite des pensées sublimes, elle ne fait souffrir le moindre mot vulgaire, la moindre transposition un peu forte, la moindre phrase non reçue ou surannée. Un enjambement dans un vers, une rime qui ne reponde pas avec la dernière exactitude, un hémistiche un peu mal séparé de l'autre, y est un défaut insupportable. La Langue de Shakespeare est plutôt embellie que gâtée par tout cela. Un certain air antique, et quelquefois sauvage, ajoute même à ses beautés poétiques. Il est plus libre dans le choix de

ses expressions que le vent sur l'Océan, pour le dire à sa manière. Son Dialogue est tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés, tantôt en prose, et n'a tantôt qu'un mot ou deux à la place d'un vers. Sa langue se foumet à tout cela sans broncher. Allez selon le génie de la Poësie Françoisé l'enchaîner dans des Alexandrins, qui vous rappellent une procession de moines marchans deux à deux d'un pas égal et grave le long d'une rue droite, vous ne le reconnoîtrez plus. Ce fera faire danser des minuets à qui ne fait que s'élancer comme un Cerf. Allez le faire parler en prose tout du long, ce fera un ragout sans sel. Le traduirez-vous en vers rimés ? Vous lui donnerez des entraves. Le traduirez-vous en vers blancs ? Miséricorde ! Voyez après cela s'il est possible que la Version du Secrétaire réussisse à réveiller dans les François les mêmes idées, les mêmes sensations, que l'original réveille dans les Anglois ! Ne les réveillant point, ce ne fera plus la même chose : cela est clair.

Et

Et n'étant plus la même chose, ce fera une mauvaise chose à tout prendre.

Mais mauvaise chose, ou bonne chose, aucun François n'en aura sûrement la jambe gâtée, et Monsieur De Voltaire n'avoit que faire de sauter aux yeux de son Auteur, et tacher de les lui arracher.

Cependant les gens ne se mettent pas en colère pour rien. On n'appelle point un homme *maraud* et *faquin* sans quelque raison bien forte. Quelle donc peut être cette forte raison qui a mis Monsieur De Voltaire dans un si grand courroux? La raison qui lui a fait écrire deux lettres enragées à ce sujet, et tacher d'empêcher par la violence la publication de cette Version?

Hazarderai-je ma petite conjecture? L'on dira que je suis malin; mais je pense que c'est la peur qui le rend vaillant. Il fait en conscience qu'il n'a jamais su l'Anglois. Il fait par conséquent qu'il a traduit Shakespeare à tatôn. Supposer qu'il soit assés absurde pour croire lui-même

même ce qu'il voudroit faire croire à l'Académie, qu'en encourageant le Traducteur de Shakespear *c'est décourager la Jeunesse Française qui cherche à se distinguer au Théâtre*, ce seroit lui faire du tort. Monsieur De Voltaire n'est absurde que quand il y trouve son compte, ou qu'il croit l'y trouver. Il fait fort bien qu'on ne décourage personne si on encourageoit tout les Traducteurs de l'Univers.

Cela posé, voici le raisonnement qu'il fit auparavant d'écrire ses deux Lettres.

“ S'il arrive, s'est-il dit tout bas, que la
 “ Version de ce maudit homme prenne et
 “ se repande, ce caractère de Censeur des
 “ Anglois, que j'ai tant travaillé pour ac-
 “ quérir, s'en ira tout d'un coup à tous
 “ les Diables. Je ne manque pas d'enne-
 “ mis. Les traîtres ne manqueront pas de
 “ comparer mes traductions de Shake-
 “ speare aux siennes, et les trouveront
 “ différentes. Ils s'en iront sur le champ
 “ dire à tous Paris, que je l'ai trompé
 “ tout du long sur l'article de ce maudit
 “ Anglois.

“ Anglois. Sur cela chacun prendra feu.
 “ Toute cette cohue de Barbouilleurs
 “ dont la France abonde, se jettera sur
 “ moi. Combien de mâtins sur un vieux
 “ loup ! Comment fermer l’oreille à leurs
 “ aboyemens ! Comment me sauver de
 “ leurs dens pointues ! J’ai tant bataillé
 “ pendant plus d’un demi-siècle, que je-
 “ n’en puis désormais plus ! Oh rage, oh
 “ desespoir, oh vieilleffe ennemie !

“ Mais de quoi vais-je me tourmenter,
 continue-t-il, après une courte pause.
 “ Ne dit-on pas que la fortune assiste qui-
 “ conque a du coeur au ventre ? Faisons-
 “ donc bonne mine à mauvais jeu, et ne
 “ restons pas là les bras croisés comme
 “ des bêtises. Puisque les raisons nous
 “ manquent, ayons recours à la ruse. At-
 “ taquons hardiment ce *Tourneur*, et ta-
 “ chons d’étrangler sa Version dans le
 “ berceau. Ecrivons à l’Académie Fran-
 “ çoise, à Monsieur D’Argenteuil, à tous
 “ ceux qui nous veulent du bien, ou qui
 “ en font semblant. Ils sont en grand
 “ nombre.

“ nombre. Faisons honte à tous Paris,
 “ à toute la France, de son empressement
 “ à voir Shakespeare avec d'autres lunettes
 “ que les miennes, et décrions d'avance
 “ un malheureux, qui vient ternir nôtre
 “ gloire sans peut-être penser au mal qu'il
 “ nous fait !”

Voilà, si je ne me trompe, le monologue
 que Monsieur De Voltaire doit avoir fait
 en rêvant dans son jardin de Ferney, quand
 on lui manda de Paris la nouvelle de cette
 Version. Voilà le secret motif de ses
 invectives envenimées contre le pauvre
 Secrétaire.

Si pourtant j'étois de ses amis, il me
 feroit fort facile d'appaîser ses craintes, et
 de le rassurer sur le malheur dont il se
 croit menacé.

“ Mon cher Monsieur, lui dirois-je,
 “ calmez-vous, et n'ayez pas peur que ce
 “ *Tourneur* porte la moindre atteinte à
 “ vôtre renommée. Parmi ceux qui pren-
 “ dront la peine de lire sa Version, que le
 “ nombre en soit grand tant qu'on voudra,
 “ il

“ il n’y aura personne qui veuille aller
“ collationner vos traductions aux siennes.
“ La gent littéraire est en général beau-
“ coup plus paresseuse que vous ne croyez.
“ Il n’y a pas un docte dans quinze-cent
“ aussi actif, aussi industrieux, aussi infati-
“ gable que vous au métier d’Auteur, et
“ personne ne s’avisera d’aller comparer
“ des versions, qui n’intéressent ame qui
“ vive. L’on se soucie fort peu dans tout
“ Pais d’approfondir le mérite des Poètes
“ étrangers, et d’apprécier au juste les cri-
“ tiques qu’on en fait. On tache partout
“ d’entendre tant-soit-peu d’un ouvrage
“ fait en vers au dela des monts ou de la
“ mer, uniquement pour avoir le plaisir
“ de le ravalier et de le mettre bien au des-
“ sous des nôtres. On en dit pis que
“ pendre, ou bien on lui donne des lou-
“ anges outrées ; et cela donne toujours
“ un air d’importance. Jamais un Poète
“ n’a la millième partie de la reputation
“ chès les étrangers qu’il a chès-lui. L’on
“ fait son nom, et voilà tout. L’on peut
“ en

“ en dire tout le bien, ou tout le mal qu'on
 “ veut, sans qu'on y fasse la moindre at-
 “ tention. Personne ne fait cas des grands
 “ Ouvrages des autres Nations, et chacun
 “ se glorifie de ceux que la sienne possède.
 “ Par exemple, je suis sur que vous êtes
 “ assés modeste pour ne pas vous flatter
 “ que votre *Henri*, votre *Mornay*, votre
 “ *Mayenne*, votre *D'Aumale*, votre *Potier*,
 “ votre *D'Ailly*, et votre *Gabrielle* fassent
 “ la moitié de la fortune chès la postérité,
 “ qui *Agamemnon*, *Achille*, *Ulysse*, *Heëtor*,
 “ *Hélène*, et *Andromaque* on fait jusqu'au
 “ jour d'aujourd'hui. Vous ne vous flat-
 “ tez pas qu'on représentera souvent vos
 “ Héros, comme on a fait ceux d'Homère,
 “ dans des tableaux et des tapisseries, ou
 “ sur des écrans et des boites-à-mouche.
 “ Malgré pourtant votre très-humble opi-
 “ nion de vous même, il y a eu, et il y a
 “ actuellement des millions de gens en
 “ France, qui sont assés épris de votre
 “ *Henriade* pour la mettre au niveau de
 “ l'*Illiade* sur le total, et bien audeffus
 “ d'elle

“ d'elle à certains égards. Pourquoi ce-
 “ la ? Parce que vous êtes François, et
 “ qu'Homère ne l'étoit pas. Mais allez-
 “ vous-en en Italie ou en Angleterre, et
 “ vous verrez ce que c'est d'y être étran-
 “ ger ! Pour un Docteur Cocchi et pour un
 “ Milord Chesterfield, vous y trouverez
 “ dix-mille atrabilaires, qui croiroient
 “ deshonorer leur Païs en comparant votre
 “ Chef-d'-œuvre à leur *Orlando* et à leur
 “ *Paradis Perdu*. Qu'il fait mauvais partout
 “ d'être étranger ! Voyez l'Arioste et le
 “ Tasse, qui font tant de bruit en Italie
 “ depuis tant de tems ! Boileau, Bouhours,
 “ et cent autres François ont accusé l'un
 “ d'être tout farci de quolibets et d'extra-
 “ vagances ; l'autre de ne porter que des
 “ habits chamarrés de clinquant ! Que de
 “ sottises n'a-t-on pas débitées d'un air
 “ très-grave au Païs d'Albion quand on y
 “ a parlé de vos deux plus grands Faiseurs
 “ de Tragédies, dont ils se feroient glori-
 “ fiés s'ils avoient été Anglois tous deux !
 “ quelles petites idées n'a-t-on pas an-
 nexées

“ nexées à ce Tasse et à cet Arioste quand
 “ il s’est agi de leur Milton ? Il n’ont pas,
 “ à vrai dire, dégradé Homère en sa fa-
 “ veur, comme tant de gens l’ont dégra-
 “ dé en France en faveur de votre Hen-
 “ riade. Virgile n’a pas tant souffert vis-
 “ à-vis de Milton en Angleterre, qu’il a
 “ souffert en France vis-à-vis de vous :
 “ mais enfin Milton s’en va dans son pays
 “ de pair à compagnon avec Homère et
 “ Virgile. Le pauvre Dante des Italiens
 “ est encore un autre exemple du peu de
 “ cas qu’on fait partout des Etrangers.
 “ Pendant quatre siècles il n’a pas été
 “ plus connu en France que Confucius ;
 “ et c’est vous-même qui l’avez enfin at-
 “ tiré chès vous. Mais de quelle façon ?
 “ En lui arrachant sa grande perruque et
 “ sa robe de velours cramoisi, et l’habil-
 “ lant en Polichinelle. Vous avez fait
 “ plus. Vous avez biffé impitoyablement
 “ du catalogue des Poètes Epiques les
 “ noms de l’Arioste et du Bojardo, pour y
 “ mettre ceux de *Trissino*, de *Camoens*,
 d’*Ercilla*,

“ d’*Ercilla*, et surtout le vôtre, quoique,
 “ entre nous soit dit, vous ne soyez tous
 “ quatre que de fort petits Cadets vis-à-
 “ vis ces deux Caporaux-là. Je vous le
 “ répète, mon cher Monsieur. Qu’on
 “ dise dans tout païs autant de bêtises
 “ qu’on veut sur le compte des grands
 “ Poètes étrangers; qu’on les tourne en
 “ ridicule; qu’on leur casse bras et jambes;
 “ qu’on leur coupe même le cou; per-
 “ sonne n’y prend garde, personne ne s’en
 “ formalise. Qu’on les loue, il n’en est
 “ ni plus ni moins. S’est-on seulement
 “ avisé de tirer son chapeau au nom du
 “ Tasse, quand le caprice vous vint de le
 “ mettre au dessus d’Homère? A-t-on
 “ donné la moindre chiquenaude à Dante
 “ quand il vous prit fantaisie de le travestir
 “ en Polichinelle? Vous en avez été
 “ pour vos frais. Mes Italiens se sont
 “ moqué de vous, et vos François ne se
 “ souviennent pas seulement que vous ayez
 “ parlé de ces deux Etrangers. Que d’ex-
 “ emples ne pourrois-je pas vous appor-

“ ter pour vous faire toucher au doigt
 “ qu’aucun Poëte n’a du bonheur que dans
 “ la Contrée qui l’a vu naître ! Ne vous
 “ allarmez donc point à propos de toutes
 “ les balivernes que vous avez écrit sur
 “ Shakespeare. Que *le Tourneur* traduise
 “ à tour de bras tant qu’il lui plaira, ja-
 “ mais vos Compatriotes ne jetteront leurs
 “ regards sur le Poëte des Anglois ; et
 “ plutôt que d’aller le lire dans une Ver-
 “ sion en plusieurs volumes, qui ennuyera
 “ comme toutes les Versions ennuyent,
 “ ils trouveront que c’est beaucoup plus
 “ commode de s’en tenir aux idées que
 “ vous leur en avez donné. Souffrez donc
 “ que je vous dise dans le style de Metaf-
 “ tasio, *rasserena i dolci lumi*, et ordonnez
 “ à La Ramée qu’il nous apporte une bou-
 “ teille. Un verre de vin vous guérira
 “ des vapeurs.

CHAP.

CHAPITRE TROISIEME.

QUELQUE Lecteur attentif, et grand admirateur de Monsieur De Voltaire, me dira peut-être, qu'il ne me feroit pas mal de prouver, que Shakespeare mérite vraiment ce caractère extraordinaire que je lui ai donné plus haut.

Hélas, mes Amis, comment voulez-vous que je fasse ce qui n'est point faisable ! Vous donnerai-je de ses passages en Anglois ? Vous ne les entendriez point. Vous en traduirai-je ? Ne viens-je pas de vous dire, qu'on ne sauroit traduire Shakespeare ? D'ailleurs, ce n'est point par des passages détachés que je pourrois vous mettre à portée de juger de lui. Je ne vous présenterois que quelques briques pour vous donner une idée de sa maison, selon la remarque d'un de ses savans Commentateurs.

Une des plus grandes perfections de Shakespeare est celle de mettre devant nos yeux des caractères qui sont très-souvent des prototypes. Les principaux personnages dans ses Pièces ne représentent point des individus, mais des espèces. C'est ainsi que les fameuses Statues de Rome et de Florence ne sont point des Portraits de cet homme-ci, de cette femme-là ; mais des portraits d'une classe entière. Vous présenter ces Statues ne feroit pas chose aisée, comme vous savez. Il faut que vous vous en alliez vous-mêmes à Florence et à Rome, si vous avez la curiosité de les voir.

Oui, Messieurs les François ! Pour connoître Shakespeare il faut que vous veniez à Londres. En y arrivant il faut que vous vous mettiez à étudier l'Anglois comme des perdus. Il faut que vous examiniiez ce peuple, non pas en François, mais en Hommes. N'oubliez pas cela. Sur toutes choses prenez bien garde à ne pas apporter de ces vilains microscopes, que
l'Opticien

l'Opticien de Ferney vous vend à si bon marché. Il ne valent rien, je vous en assure. Ils rendent les objets si opaques, si petits, qu'on ne sauroit les distinguer, et gâtent la vue en même tems. Ayez de bonnes bécicles : cela suffira. Quand pourtant vous connoîtrez bien les habitants et la langue de l'Angleterre, n'allez pas croire que vous connoîtrez Shakespeare. Il vous faudra encore étudier la langue qui lui est particulière, et qui n'est pas tout-à-fait semblable à celle dont tout le monde se sert du jour à la journée. Celle-ci approche pas-à-pas de vôtre langue François. Dans peu elle lui ressemblera comme un œuf ressemble à un autre, si on y va du train qu'on y va. Ce n'est pas là le cas de la langue de Shakespeare, qui a un air à elle, un air mâle, un air de liberté, un air quelquefois un peu farouche, qui lui sied à merveille ; mais qu'un étranger ne saisit pas à la hâte. Quand vous commencerez à croire que vous l'entendez, allez souvent voir représenter ses

Pièces. Vous viendrez à la vérité un peu trop tard pour les voir jouer supérieurement ; et c'est dommage. L'Acteur qui en rendoit si bien les principaux roles, a dit adieu au théâtre, au grand regret de tout le monde. Mais, qu'y faire ! Quand il ne veut plus être à nous il faut savoir se passer de lui, comme l'on se passe d'une Maîtresse aussitôt qu'elle nous quitte, quoiqu'il en coûte de se séparer d'elle.

C'est-là, Messieurs les François, le seul moyen de satisfaire votre curiosité, au cas qu'elle vous mette mal à votre aise ; ce que je ne crois pas. Si vous resterez tranquillement chez-vous, et vous en rapporterez au Sieur Le Tourneur, Hélas ! Mais si vous voudrez vous en tenir à Monsieur De Voltaire, Hola !

Monfieur de Voltaire dit à (a) l'Académie Française, que *presque tous les mots de la Langue Angloise sont tirés de la Fran-*

(a) Dans une Longue LETTRE que tout le monde connoit, et qui a été traduite et publiée dernièrement en Anglois.

çoise,

goise, et vous allez peut-être croire sur sa parole, qu'il ne vous en coutera guère de l'apprendre : mais ne lui prêtez jamais foi qu'à bonnes enseignes quand il vous parle de l'Angleterre et des Anglois. N'a-t-il pas dit de même à l'Académie, qu'*une partie de la Nation Angloise a érigé un Temple à Shakespeare, et fondé un (a) Jubilé en son nom*? N'a-t-il pas dit dans ses Ouvrages, qu'*en Angleterre il n'y a pas d'hypocrites d'aucune espèce, et qu'on verse du beurre fondu sur le Roast-Beef*? N'a-t-il pas dit et redit dans plus d'un endroit de sa Pucelle, que les Anglois sont *d'un caractère dur*? Ce sont là des contes bleus qu'il lui a plus de vous faire. *Le Temple* n'est qu'une petite *Chambre à Thé* fort jolie, qu'un Particulier, et non pas *une partie de la Nation*, a bâti dans un petit jardin : *Le Jubilé* n'est qu'un *Divertissement Théâtral*, une sorte de *Petite Pièce*, qu'on donne

(a.) Il avoit déjà dit dans une LETTRE à une célèbre actrice, " les Anglois ont établi une fête annuelle en l'honneur du fameux Comedien Poëte Shakespeare.

trois ou quatre fois par an : Des *Hypocrites* il n'en manque point partout où il y a des hommes que l'on craint, ou de qui l'on espère quelque chose : *Le Roast-Beef* se mange communément avec des *patates*, ou du *raifort rapé* ; et pour ce qui regarde les *Anglois*, il y en a des durs et des mous, tout comme en France il y a des fous et des sages. Il s'en faut puis grandement, que les mots de la *Langue Angloise* viennent presque tous de chès-vous. Les plus communs, et les plus nécessaires, sont venus de plus loin. Vous en dirai-je quelques-uns pour amuser le tapis ? Ecoutez.

On dit en François *Dieu, Ciel, Soleil, Lune, Etoiles, Corps, Ame, Vie, Mort*. En Anglois on dit *God, Heaven, Sun, Moon, Stars, Body, Soul, Life, Death*. On dit en François *Terre, Mer, Cheval, Ane, Taureau, Beuf, Vache, Veau, Genisse, Mouton, Brébis, Chien, Cochon, Truie, Cerf, Daim, Lièvre, Lapin, Souris, Chauve-souris, Oiseau, Poisson*. En Anglois *Earth, Sea, Horse, Ass, Bull, Ox, Cow, Calf, Hei-*
fer,

fer, Wether, Sheep, Dog, Hog, Sow, Stag, Deer, Hare, Rabbit, Mouse, Bat, Bird, Fish. On dit en François *Royaume, Province, Ville, Maison, Chambre, Eglise, Place, Rue, Champ, Pré, Bois, Arbre, Haie, Herbe, Froment, Seigle, Farine, Son, Pain, Eau, Viande, Boisson.* En Anglois *Kingdom, Shire, Town, House, Room, Church, Square, Street, Field, Meadow, Wood, Tree, Hedge, Grass, Wheat, Rye, Meal, Bran, Bread, Water, Meat, Drink.* En François on dit *Homme, Femme, Enfant, Père, Mère, Mari, Femme, Frère, Soeur, Fils, Fille, Pucelle, Garçon.* En Anglois *Man, Woman, Child, Father, Mother, Husband, Wife, Brother, Sister, Son, Daughter, Maid, Lad.* Je gage que quelqu'une de vos Marquises croient que je tire tous ces mots-là du Grimoire : mais enfin, ce sont des mots que bien de belles bouches prononcent ici à tous momens sans rougir du tout. Que diriez-vous si j'allois ajouter les mots de *Manger, Boire, Parler, Taire, Courir, s'Arrêter, Veiller, Dormir, se Promener, Rire, Pleurer, Faire,*

Faire, Dire, Vivre, Mourir, et tant d'autres, qui ne ressembloient pas plus à leurs équivalens François, que les Melons de Narbonne aux Citoyens de Nuremberg ? Que diriez-vous si j'allois vous conter, qu'on appelle le Roi *King*, et la Reine *Queen*, sans que ni l'un ni l'autre s'en fache ? Allez dire à une jeune Dame, vous êtes *ugly*, elle vous donnera *a Box on the ear* ; c'est-à-dire *un bon soufflet*, parce que vous lui aurez dit qu'elle est *laide*. Dites-lui, vous êtes *handsome*, elle ne s'en offenser pas, parce que *handsome* veut dire *belle*. Tout ceci vous paroîtra incroyable : cependant tout ceci est tout comme j'ai l'honneur de vous le dire. Que quelqu'un de vous me fasse la grace d'écrire en toute diligence à Monsieur De Voltaire, qu'il se trompe aussi quand il dit, que le mot Anglois *Frock* (il l'a estropié en disant *Frac*) est un mot emprunté de votre langue. C'est par mégarde, ou plutôt par paresse, qu'un de mes meilleurs Amis a laissé courir cette Etymologie dans son

Dictionnaire

Dictionnaire telle qu'il l'avoit trouvé dans d'autres.

Je vous répète donc, mes aimables François, que vous ne vous en rapportiez pas aveuglement à ce Monsieur De Voltaire quand il s'agit de l'Angleterre et de tout ce qui la regarde; autrement, vous croirez avoir acheté de lui des Chevaux Anglois bien beaux et bien fringans, et ce ne seront que des Rosses borgnes et pousives. C'est une cruauté de lui dire qu'il n'a pas le sens commun toutes et quantes fois il se frotte aux Anglois et à Shakespeare: mais, quand on y est, il faut dire la vérité sans barguigner. S'il en eut eu, il n'auroit point eu la témérité, *Orazio sol contro Toscana tutta*, d'opposer son dire au dire de toute une Nation telle que l'Angloise, et de traiter de bricole tous ses Individus d'Esprits perclus, de Visigots ignorantissimes, dont la fureur est de croire ce Shakespeare un homme extraordinaire. Avec un brin de sens commun il se feroit dit tout bas, qu'il faut que cet homme ait des

des perfections à lui non connues, puisqu'une Nation telle que l'Angloise s'obstine à l'admirer depuis environ deux siècles, et à le mettre de plusieurs degrés plus haut que tout autre de ses Poètes Dramatiques. Il auroit compris à l'aide d'un peu de sens commun, être chose impossible du dernier impossible, que tous les savans, de même que tous les Ignorans d'un Païs aussi étendu que la Grande Bretagne, se liguent à admirer unanimement, et durant tant de tems, un Auteur destitué du pouvoir de plaire à tout le monde. L'on ne captive jamais toute sorte de gens pendant plusieurs générations quand on n'a que quelques beautés par-ci par-là, quelque coup de théâtre de tems en tems, quelque situation heureuse quand il plait au sort. L'on n'éblouit point siècle après siècle quand on n'est qu'un (a) *Extravagant*,

(a.) Ce sont-là les jolis titres que Monsieur De Voltaire donne à Shakespeare dans la fameuse LETTRE à l'Académie Française, et dans plusieurs autres de ses Ouvrages.

qu'un

qu'un *Sauvage ivre*, qu'un *Gille de Village*, qu'un *Histrion barbare*. L'on ne conserve jamais longtems une reputation, dérobée une fois par surprise, malgré ces incessantes vicissitudes qui font prendre à chaque pas des cours différens aux mœurs, aux usages, à la maniere de penser des Nations.

Tout François raisonnable doit sentir, et sent, j'en suis sur, que toutes ces choses-là ne sont pas possibles, ne peuvent aucunement être possibles, ne le furent jamais, et jamais ne le feront. Monsieur De Voltaire a été autrefois dans ces sentimens lui-même. Il nous a dit autrefois, que quand il commença à apprendre l'Anglois, il ne pouvoit comprendre comment une Nation aussi éclairée que l'Angloise put admirer un Auteur aussi extravagant que *Shakespeare* : mais que, dès qu'il eut une plus grande connoissance de la Langue, il s'aperçut que les Anglois avoient raison, et qu'il étoit impossible que toute une Nation se trompa en fait de sentiment, et ait tort d'avoir du plaisir.

Voilà un trait de bon sens qui lui échappa il y a bien des années. Mais n'auroit-il pas du sentir que *les Anglois avoient raison*, même avant qu'il fut leur langue, puisque lors qu'il s'agit d'Ouvrages d'esprit, l'on peut fort bien sentir, sans le secours des langues respectives, que *les Nations éclairées* ont toujours raison quand tous les Individus qui les composent sont unanimes dans leurs jugemens pendant des siècles ? Il n'est pas nécessaire de savoir le Grec et le François pour sentir que les Grecs et les François ont eu raison en admirant Homère et Corneille.

Se feroit-on attendu après un trait si vif de sens commun, après un témoignage si fort, donné par Monsieur De Voltaire en faveur de Shakespeare, se feroit-on attendu au nombre des sottises qu'il a vomies ensuite contre lui en différens tems, et aux deux Lettres dernièrement écrites à *Monsieur D'Argenteuil*, et à *l'Académie Française* ? Dans celle à l'Académie il a bien prévu qu'on

qu'on lui objecteroit l'impossibilité que toute la Nation Angloise se trompe lourdement, et que lui seul ait raison. Voici comme il tache de se tirer de ce mauvais pas.

Il dit, que *partout, et principalement dans les Païs libres, le Peuple gouverne les Esprits supérieurs*. Peut-on déraisonner de la sorte? Les Esprits supérieurs se laisser gouverner par les inférieurs en fait de gout! Pope et Warburton après Ben Jonson et Milton, n'ont donc estimé Shakespeare, que parce que le Peuple l'estime? Monsieur De Voltaire lui-même ne prise-t-il Corneille et Racine, que parce que les Badauds de Paris les prisent? Il ajoute que *le Peuple aime partout les Spectacles chargés d'événemens incroyables, et y entraîne la bonne compagnie*. Quel subterfuge! Où est l'incroyable des événemens dans les Pièces de Shakespeare plus que dans celles de tout autre Dramatiste? Les événemens qu'il a donné lui-même dans sa *Mérope*, dans son *Edipe*, dans sa *Sémiramis*, ne sont-ils

ils pas *incroyables* ? Cependant ces Pièces en font elles méprisées ?

Il faut savoir d'ailleurs, que, bien loin que le Peuple *attire la bonne compagnie* à la représentation des Pièces de Shakespeare, il n'y a place dans les deux Théâtres de Londres, que pour la cinquième partie de ces gens, que Monsieur De Voltaire désigne par les appellatifs d'*Esprits inférieurs* et de *Peuple*. Voyez si *la bonne Compagnie* peut être attirée à des Spectacles, où l'on ne sauroit pas seulement qu'il y a du *Peuple*, si ce n'étoit par le vacarme qu'il y fait souvent. C'est battre la campagne, Monsieur De Voltaire, quand vous repondez en ces termes à des objections raisonnables. C'est faire semblant d'aller attaquer l'ennemi, et vous cacher derrière les hayes et les brouffailles. Au lieu de ces mauvaises raisons, il auroit mieux valu dire tout-à-plat, que la Nation Angloise n'est qu'un amas de fots, et n'a été qu'un amas de fots depuis deux siècles. Cela auroit au moins fait faire un éclat de rire à Mes-

à Messieurs les Académiciens : mais d'aller les berner avec quelque chose qui ressemble à de la philosophie, et n'est que du déraisonnement, c'est vous moquer un peu trop de vos respectables Confrères.

Supposons néanmoins que Shakespeare mérite d'être foulé aux pieds par les Comédiens de la Foire, et d'avoir toutes ses Pièces brûlées en Grève, falloit-il pour cela que Monsieur De Voltaire courut s'adresser *au Roi de France, à la Reine de France, à tous les Seigneurs et Dames de la Cour de France, à tous les Savans de France,* comme il a fait dans sa Lettre à l'Académie Française, pour les engager tous à interdire une Traduction pitoyable des Farces de ce Shakespeare, et à le venger de ce que le Sieur Tourneur a dit indirectement au désavantage des Traductions qu'il fit jadis lui-même de cet *Histrion barbare*? Falloit-il aller dire *à toutes les Cours de l'Europe, à tous les Académiciens de tous Païs, à tous les Hommes bien élevés dans tous les Etats,* que le sus-dit Traducteur des sus-

E

dites

dites Farces n'a pas seulement daigné de nommer *Corneille* dans sa *Préface aux Farces mêmes*?

Voilà bien des péchés qui ne s'en iront pas avec de l'eau bénite ! Voilà bien de quoi jeter l'épouvante dans toute la France, et dans toute l'Europe !

Je voudrois pourtant de tout mon cœur que Monsieur De Voltaire put réussir dans son noble dessein de conclurre un Traité de Ligne offensive et défensive entre tous les sus-dits Personages contre ce *Faquin* et *Maraud de Tourneur*. Le beau Spectacle de voir le plus puissant des Rois, la plus belle Reine qu'on ait jamais vu, à la tête d'un Escadron immense de tout ce qu'il y a de plus savant, de plus vaillant, et de plus charmant parmi les deux Sexes dans toute l'Europe, la seule Angleterre exceptée ! De voir tout cela rangé en ordre de bataille, précédé par Monsieur De Voltaire à cheval sur son *Taureau Blanc*, sa trompette à la bouche, ôtée des mains de la Renommée, et sonnant la charge pour les

les faire fondre tous-à-la fois sur ce Tamerlan des Traducteurs ! Vous riez, ah !

Pleurez, plurez plutôt, et fondez-vous en eau :
La moitié du bon sens a mis l'autre au tombeau !

CHAPITRE QUATRIEME.

TU conviendras pourtant, me dira-t-on encore, que Monsieur De Voltaire a raison quand il accuse ton Shakespeare de ne s'être point conformé aux *Trois Unités* tant recommandées par Aristote, et si bien illustrées par Corneille. Nous savons de bonne part qu'il les a violées, trainant ses Personages d'un Païs à l'autre d'Acte en Acte, ce qui est contre *l'Unité de Lieu*, et faisant par conséquent durer l'Action, non pas trois ou quatre heures, mais des mois et des années entières, ce qui est contre *l'Unité de Tems*. Qu'as-tu donc à dire en faveur d'une pratique si absurde et monstrueuse ? Est-il

possible dans le court espace de trois ou quatre heures de rendre *vraisemblables* des Faits, qu'ont duré des années entières, à des Gens qui savent n'être là que durant ces trois ou quatre heures? Est-il possible de rendre *probables* des Voyages fort longs aux yeux de ceux qui ne bougent du Parterre, des Loges, et du Paradis?

Ceux qui me font de si belles interrogations, auront la bonté de me permettre que je les interroge aussi un peu, avant de leur donner une réponse catégorique.

Comment donc ceux qui savent d'être à Paris, et dans la Salle de la Comédie, peuvent-il se donner le change, et croire qu'ils sont à Rome, à Memphis, ou à Samarcande? Comment peuvent-ils voir de leurs yeux que c'est là Mademoiselle Vestris et le Sieur Le Kain, et croire néanmoins que l'une est Agrippine ou Lucrece, et l'autre Tarquin ou Tibère? Comment les Comtesses qui sont aux Loges peuvent-elles endurer un Roi de Macédoine, ou une Dame de l'Indostan, qui, au lieu de
les

les amuser en parlant les jargons de leur País, s'avisent de déclamer de très-beaux vers François rimés deux-à-deux, dont elles dévinent fort souvent le dernier hé-mistiché avant que ce Roi de Piques, ou cette Dame de Tréffe l'ait prononcé ? Comment ces Grisettes qui sont au Para-dis peuvent elles se fourrer dans la cer-velle, que des toiles peintes par *Servandoni* ou par *Luterbourg*, soient des Appartemens, des Galleries, des Jardins, des Palais, des Temples, des Villes, des Campagnes, des Mers, et autres pareilles choses ?

Non, non. Ces Messieurs, ces Dames, ces Grisettes ne se figurent rien de toutes ces choses-là. Ils ne les trouvent que *probables*, que *vraisemblables*, à l'aide de leurs imagination !

Je veux de tout mon cœur que cela soit : Mais si à Paris on peut trouver des choses si éloignées du vrai, *probables* et *vraisem-blables* à l'aide de l'imagination, pourquoi à la même aide ne trouvera-t-on pas à Londres *probables* et *vraisemblables* d'autres

choses pas un pas plus éloignées du vrai que celles-là ? Qu'importe que le Consul Marcantoine se tienne à Rome pendant toute la Piece, ou qu'il parte au Second Acte pour le Mexique, s'embarque au Troisième pour Péterbourg, fasse une escapade à Pondichéri dans le Quatrième, et aille au Cinquième se faire Capucin en Irlande, pourvu que le Poëte ait l'adresse de nous faire savoir où Marcantoine est aussitôt qu'il paroît, et les raisons qui le reduisent pas-à-pas à quitter le Consulat et se faire Capucin ? Faut-il de plus grands efforts d'imagination pour aller d'un Païs à l'autre, que de se tenir ferme dans Rome durant tous les cinq Actes, quand on fait d'être à Paris, que l'Acteur ne bouge du Capitole, ou qu'il court de Païs en Païs jusqu'à Cork ou à Dublin ?

Mais, nôtre Ami, où est l'illusion pendant tout de tems ?

L'illusion, Messieurs ? Je viens de vous dire qu'aucun d'entre vous n'est sujet à la moindre illusion dans vôtre cas ? Si tout
le

le monde chez-vous est dans son bon sens ; si personne ne prend jamais le change pendant un seul instant ; si chacun fait où il est, et de quoi il s'agit, ou diable seroit l'illusion ? Quoi que Messieurs les Poètes et Messeigneurs les Critiques en disent après Aristote, ou après le Père Brumoi, personne ne va voir jouer *Cinna*, *Britannicus*, *Hamlet*, *Macbeth*, non plus que *La Chercheuse d'esprit* ou *Le Convie de Pierre*, pour se procurer le plaisir d'une illusion, qu'il seroit impossible d'obtenir. Chacun y va pour s'amuser d'une Représentation. Si cette Représentation fait plaisir, on l'écoute, on l'applaudit. Ennuie-t-elle ? On la siffle, et tout est dit. Il n'y a là brin d'illusion, que le Poète se moule à l'égard de la conduite sur certaines règles qu'on trouve bonnes à Paris, ou qu'il se conforme à certaines autres règles qu'on trouve bonnes à Londres. Suffit que les Caractères ne se démentent point et soient les mêmes constamment dans toutes les situations où l'Auteur veut les mettre.

Corneille a fait plaisir aux François en suivant les Préceptes d'Aristote. Shakespeare a fait plaisir aux Anglois en ne les suivant point. Pourquoi chicannerons-nous Shakespeare qui a atteint le même but que Corneille, quoiqu'il l'ait atteint par une route différente ?

Mais, nôtre Ami, tous doucement avec ta conclusion : il y a encore une petite chose à dire en faveur de Corneille. Qu'est-ce ? C'est qu'il a su plaire aux Savans, de même qu'aux non-Savans.

Je fais cela il y a longtems : mais si c'est là vôtre dernier mot, j'ai l'honneur de vous dire, que Shakespeare est allé encore un pas plus loin, puisqu'il a plu aux Savans, il a plus aux non-Savans, et puis il a plu à la Canaille, qui est une troisième espèce. N'est-ce pas là un miracle Anglois plus gros d'un tiers que vôtre miracle François ? Shakespeare a su faire ce miracle : et comment ? Faisant parler à tout son monde le langage commun à la société.

Monfieur

Monfieur De Voltaire dans fon *Effai fur la Poëſie Epique* reproche aux Anglois un *Style qui n'eſt pas naturel* dans leur Pièces de Théâtre. Il parle là de travers, comme partout ailleurs, lorsqu'il veut avoir à faire à cette Nation, faute d'entendre leur langue. Pluſieurs Dramatiſtes Anglois ſon très-naturels, ſoit en fait de langue, ſoit en fait de ſtyle. Shakeſpeare par deſſus tous l'eſt au point, que même le plus bas Peuple l'entend à merveille, même aujourd'hui que ſon langage commence à vieillir. Mais veut-on me permettre de retorquer ? C'eſt Corneille, c'eſt Racine, c'eſt Monſieur De Voltaire lui-même, dont ni le ſtyle ni le langage ſont naturels. Soit leur langage, ſoit leur ſtyle, ſont formés très-artiſtement, et conſacrés uniquement au Théâtre. Si on alloit parler comme eux à la Ville, ou à la Cour, on feroit créver le gens de rire. Le bas Peuple, qui en France ne lit guères, n'entend pas plus Corneille, que s'il parloit Algèbre. Je ne blame pourtant pas ces

Auteurs

Auteurs sur le compte de leur style et de leur langue. Leur Théâtre demande l'artificiel sur ces deux points, et l'on feroit ridicule, absurde même, si l'on ne se conformoit pas à ce qu'il demande. En Norvège il faut doubler nos habits de martre quand il fait froid : En Calabre le satin suffit. Loin de blamer l'artificiel des Poètes Tragiques de France, je sens une peine momentanée quand je lis dans le *Sémiramis* de Monsieur De Voltaire. *La Nièce de mon maître—Vous le verrez ici—Sachez-vous bien—J'attens une réponse*, et autres pareilles phrases, qui sont trop du discours naturel. Mais revenons aux trois Unités.

Gens raisonnables de France et de tout Païs, dites-moi un peu la raison pourquoi on ne nous donnera dans un Drame, qu'un événement seul de la vie d'un quelqu'un, et non pas deux, trois, et davantage, s'il peut les contenir sans en créer ?

Monsieur De Voltaire, ennemi déclaré des *Spéctacles chargés d'événemens*, me répond, que ce feroit-là le Peintre, qui nous donneroit

donneroit *des Actions différentes sur la même toile*. Mais cette comparaison est-elle bien juste ? Si l'on veut se contenter d'une comparaison au lieu d'une raison, je dirai, que ce seroit le Peintre qui nous donneroit une Galerie dans le gout à peu-près de celle du Luxembourg, où différentes actions des mêmes Personnages sont représentées dans plusieurs Tableaux placés dans une ordre successif.

Mais encore ! Aristote a dit, que dans une Pièce de Théâtre il faut représenter un événement unique, afin que l'attention des Spectateur ne soit point dissipée, et coupée pour ainsi dire en plusieurs tronçons.

Et qui a dit à Aristote que l'attention des Spectateurs se dissipe ou se coupe, en suivant plusieurs événemens qui tiennent les uns aux autres dans une représentation, dont la durée ne va pas plus là que trois ou quatre heures ? Qu'Aristote dise ce qu'il veut, j'oppose à son autorité l'expérience de Shakespeare, de Lope de Vega, et de plusieurs autres, qui nous ont fait voir
le

le contraire. Nous refuserons-nous à l'expérience parce qu'Aristote a dit, ou n'a pas dit, ce qu'il ne savoit pas ? On donnoit de son tems des Pièces qui ne contenoient qu'un événement. Elles réussissoient à merveille. Que fit Aristote ? Il en étudia l'artifice, et le réduisit à des règles. Si on avoit donné des Pièces chargées de deux, trois, quatre, ou cinquante événemens, et qu'elles eussent réussi, n'est-il pas vraisemblable qu'il auroit aussi taché de deviner par quel moyens elles donnoient autant de plaisir que les autres, et rédigé ces moyens en préceptes ?

Mais enfin, les François ne sauroient souffrir qu'on s'éloigne un pas des trois Unités d'Aristote. Il faut s'y conformer ou périr.

A la bonne heure ! Un Drame est fort bon de cette façon-là ; je n'ai pas le mot à dire. D'ailleurs les François ne sont-ils pas les maîtres de faire chés-eux comme bon leur semble, et de ne se plaire qu'à ce qu'ils veulent ? Loin de les chicaner

caner sur leur méthode, Corneille, Racine, et Monsieur De Voltaire lui-même comme Poëte tragique, n'ont guères d'admirateurs plus sincères que moi. Je donnerois un doigt de la main pour obtenir le pouvoir d'écrire une Pièce égale à celle de Cinna : Je dis ceci sérieusement. Mais faut-il dire le reste ? J'en donnerois deux pour la faculté d'inventer un caractère qui égala celui de *Caliban* dans *la Tempête* de Shakespeare.

Mes goûts à part, que les François me permettent de leur dire, que tant pis pour eux s'ils ne peuvent endurer que des Pièces faites dans un autre gout que celui de Corneille par rapport à la disposition des parties qui les composent. Moi, qui ne suis ni François ni Anglois, j'ai l'honneur de leur dire, après avoir étudié leurs Langues et leurs Théâtres durant bien des années, que les Anglois ont de l'avantage sur eux en fait de Tragédies, ayant, comme ils ont, tant de Pièces faites dans deux goûts au lieu d'un seul. Cela est
aussi

aussi clair, qu'il est clair qu'un homme possédant le double d'un autre, est de la moitié plus riche que lui. Et qu'on ne me dise point que celles faites dans le gout de Shakespeare ne fout pas tant de plaisir que celles qui sont faites dans le gout de Corneille. L'expérience dément cette assertion ; et s'il faut tout dire, je dirai, qu'à la longue les Pièces à la Françoisse rassassient, parce qu'elles ne sont point susceptibles d'une variété aussi grande que celles faites à l'Angloise. Ces beaux entretiens de Cinna avec Auguste ; ces beaux récits de Théramène et d'Isménie ; ces Confidens et ces Confidentes qui écoutent si patiemment des longues histoires, afin que les Auditeurs sachent au préalable de quoi il va être question ; ces coupes de poison tantôt avalées par mégarde, tantôt exprès ; ces coups de poignard qui tüent si régulièrement au cinquième Acte le Tyran ou la Maitresse entre les coulisses de peur d'ensanglanter la scène, et autres choses semblables, qui
n'arrivent

n'arrivent jamais dans le cours ordinaire de la vie qu'on vit aujourd'hui dans toute la Chrétienté, et, par dessus tout cela, ce langage uniquement théâtral, toujours trop farci de gros sentimens, qui ne conviennent qu'à des Heros imaginaires, ou bien de sentences trop souvent renfermées dans une antithèse, un tems viendra qu'on ne pourra plus les souffrir, et qu'on exilera du Théâtre à la Bibliothèque les Oeuvres de Corneille et de ses Imitateurs. J'ai vu moi-même le Cid admirablement bien joué à Paris, il n'y a pas longtems. Hélas ! La recette dut être bien mince ! Monsieur De Voltaire lui-même ne se plaint-il pas de cela ? Il reproche quelque part aux Parisiens, qu'ils vont plus volontiers au Palais Royal et aux Italiens, qu'à la Comédie : Qu'ils préfèrent les Fêtes Venitiennes au Polieucte, au Bajazet : Que la musique, la dance, les Opera Comiques l'emportent sur des Chef-d'Oeuvres qui font tant d'honneur à la France et à l'Esprit humain. Il a raison
quand

quand il fait de ces reproches à ces Concitoyens ; mais il a tort quand il en cherche la cause dans la corruption du gout. C'est dans la nature de l'homme qu'il devoit la chercher ; dans cette invincible nature, qui se lasse malgré elle du bon quand il est uniforme. Les habits galonnés sont bien plus beaux que les habits simples ; mais on n'aime pas d'être toujours doré sur toutes les coutures. Les perdrix rouges sont excellentes ; mais l'on ne sauroit vivre de perdrix rouges. Qu'on me passe ces comparaisons usées. Le cas de *Bajazet* et de *Polieuète* n'est pas encore le cas de *Hamlet* et de *Macbeth*. La raison en est, que ceux-ci contiennent plus de choses : qu'au lieu d'un événement, ils en contiennent plusieurs : qu'il y a plus de caractères marqués dans chacun : que chaque Acteur vient sur la scène pour faire ou pour dire quelque chose à lui, sans pourtant rompre le fil de l'action. Et n'allez pas vous flatter que les Habitans de cette Isle ne soient que des pauvres Gens

en

en fait de gout et de critique ! Si Paris contient, comme Monsieur De Voltaire l'affure, plus de trente mille bons Juges de l'Art Dramatique, sachez qu'à Londres il y a beaucoup plus qu'un nombre égal de Gentilhommes en état de lire Sophocle et Euripide. Il y a plus de Gens capables de juger des Auteurs Grecs dans cette Isle, que peut-être dans tout le reste de l'Europe. Parmi les Dames, de même que parmi les Messieurs, il seroit aussi un peu difficile de trouver qui n'ait pas lu Corneille et Racine dans votre Langue. Monsieur de Voltaire vous a dit, que le *Caton* de Addison *est la seule Tragédie raisonnable qu'on ait en Angleterre*. Je ne vous assurerai pas qu'il y a plus de hardiesse que de vérité dans ce qu'il dit là. Non : Il n'y a que de l'ignorance de la Langue Angloise, et c'est une habitude à lui de dire toujours courageusement tout ce qu'il veut dire, quoiqu'il ne sache trop souvent ce qu'il dit. Les Anglois, dont j'ai lu les livres un peu plus réellement que n'a pas fait

Monsieur De Voltaire, les Anglois, vous
 dis je, ont un nombre considérable de
 ces Tragédies qu'il appelle *raisonnables* ;
 c'est à dire, faites selon les préceptes d'A-
 ristote, Personnage très-connu à Oxford,
 à Cambridge, à Westminster, à Eton, à
 Winchester, et dans plusieurs autres Ecoles
 soit publiques, soit privées, de l'Angleterre,
 sans compter celles de l'Ecosse et de l'Ir-
 lande. Les Anglois ont aussi bon nombre
 de Pièces fort bien traduites de Cor-
 neille, de Racine, et de Monsieur De
 Voltaire, comme il n'a pas manqué de
 vous le dire lui-même maintes fois. Leur
 Langue, débarassée au Théâtre du lien
 de la rime, se prête de fort bonne grace
 au sublime, au tendre, à l'élégant de ces
 trois grands hommes. Les François, que
 je sache, n'ont pas une seule Pièce tirée
 du Théâtre Anglois. Je vous dis donc
 vrai quand je vous dis, qu'en fait de
 Théâtre les Anglois ont plus de richesses
 que les François, puisqu'ils ont leurs
 propres Pièces régulières, leurs propres
 Pièces

Pièces irrégulières, et, par dessus, les plus belles Tragédies des trois Messieurs que je viens de nommer. N'est-ce pas là un champ plus vaste que celui des François pour la course poétique? Les Pièces de Shakespeare l'emportent sans doute sur toutes les autres. Rien ne sauroit tenir contr'elles, malgré ses anachronismes, ses erreurs de géographie, ses quolibets, et ses autres défauts, amplement rachetés par des beautés qui les font presque disparaître. Même dans ses Pièces le plus négligées Shakespeare a un nombre considérable de traits supérieurement lumineux, que jamais personne ne put égaler, et n'égalerait peut-être jamais. Entre ses défauts l'on a toujours compté, l'on compte, et l'on comptera toujours plusieurs polissoneries souvent trop grossières, et Monsieur de Voltaire a raison quand il dit que Shakespeare étoit souvent trop grossier, trop polisson. J'aime à l'entendre dire et répéter ce que les Critiques Anglois ont dit et répété depuis plus de cent ans.

Mais Monsieur de Voltaire n'agit point ingénument en ne disant pas aussi, que de nos jours on retranche toute gaillardise de ces Pièces quand on les joue, et qu'il y en a même quelques-unes qu'on ne donne plus, à cause que les défauts y balancent un peu trop les beautés. N'est-ce pas là une petite preuve que les Anglois n'ont point besoin de ses bons avis pour savoir à quoi s'en tenir sur le compte de leur Poëte ?

Mais, si Monsieur de Voltaire agit avec un peu trop d'adresse sur cet article, et ne dit pas tout ce qu'il devrait dire, il agit avec un peu trop de supercherie lorsqu'il donne pour des échantillons du savoir-faire de Shakespeare des petits traits que Shakespeare n'écrivit évidemment que pour plaire au Peuple, et que les Critiques ont reprouvé même longtems avant que Monsieur De Voltaire vint au monde. Seroit-on bien juste et bien honnête si l'on alloit faire son procès à l'Auteur du Misanthrope sur le Sac de Scapin, et sur
quelqu'

quelqu'autre fadaïse de cette espèce? Au lieu de tant s'étendre sur les défauts de Shakespeare, que personne ne lui conteste, n'auroit-il pas mieux fait (s'il peut réellement le faire) d'entrer dans le détail de ses perfections, et dire entr'autres choses un petit mot de cette merveilleuse facilité que Shakespeare avoit à enfanter des Caractères non moins singuliers que vrais, dont même ses Pièces les plus foibles et les plus négligées pouvoient lui fournir un nombre fort ample?

Parmi les Caractères de Shakespeare il y en a plusieurs, dont on n'eut jamais d'idée, que je sache, ni en France, ni ailleurs. N'étoit-ce pas là une occasion à souhait pour faire parade de critique, et pour déployer toute sa science dans les choses de Théâtre? Que n'en a-t-il contrasté quelques-uns des plus frappans aux plus frappans d'entre ceux que la Scène Française a fourni depuis le Grand Corneille jusqu'à lui-même inclusivement?

Entre les plus frappans Caractères de Shakespeare, je ne puis assés admirer celui de ce *Caliban* que j'ai mentionné plus haut. Il faut avoir la cervelle bien poétique pour inventer un tel homme, et le rendre tout-à fait vraisemblable malgré l'impossibilité de son existence ! Figurez-vous une Sorcière scélérate transportée pour le reste de ses jours dans une petite Ile déserte, et laissée là à la merci du sort. Elle est actuellement grosse d'une Esprit malin. A son arrivée dans l'Ile elle accouche d'un Garçon, qu'elle nourrit comme elle peut pendant un tems. Elle meurt, et le laisse là tout petit. Cependant il ne périt pas ; mais à l'aide de son instinct il trouve moyen de conserver sa vie comme tout autre animal. C'est à cette Creature-là, que Shakespeare a donné de la raison et de l'amour. Mais, quel amour ! Quelle raison ! Ni plus ni moins qu'en devoit avoir un Monstre né des œvres d'un Esprit malin et d'une Sorcière

cière des plus méchantes. Que d'idées neuves ! Que de sentimens uniques ! Ils n'en sont pourtant pas moins puisés dans le plus grand vrai de la Nature. Il faudroit être bien bon Peintre pour faire un pendant à ce tableau-là !

Voyez *Shylock* dans la Pièce intitulée *le Marchand de Venise*. Ce *Shylock* est un Juif abominable, à qui le hazard a donné un pouvoir légal sur la vie d'un Chrétien qui lui a fait quelque injure. Il faut voir avec quelle rage le maudit Fils d'Israël sacrifie son avarice à la soif du sang de son Ennemi !

Que vous dirai je de *Falstaff*, de l'inimitable *Falstaff*, qui a tant de vices, et tant de bon sens ? Tant de bon sens qu'on admire, et qu'on ne sauroit estimer : tant de vices qu'on méprise, et qu'on ne sauroit détester ! *Falstaff* est menteur, gourmand, paillard, voleur, poltron, bravache, fanfaron, fatteur, et médifant. Malgré tout cela on ne sauroit le trouver haïssable, parce qu'il a un fond de bonne humeur

qui ne tarit jamais, et parce qu'il fait avoir de l'esprit plus que personne sans jamais chercher à éclipser celui des autres. Oh l'instructive peinture de ces hommes séduisans, si dangereux dans la société, à qui le monde pardonne si aisément une infinité de vices en faveur de l'alégresse qu'ils savent répandre partout ils se montrent !

Je ne finirois jamais si j'allois vous donner seulement des foibles crayons de ces admirables Portraits que Shakespeare a su peindre d'une main hardie. Disons mieux, Je ne saurois le faire. Si le Sieur Tourneur achève sa Version, vous y verrez peut-être, comme à travers un voile, quelque chose du savoir-faire du *Farceur Anglois*. Farceur Shakespeare ! Oh blasphème poétique ! Apprenez cette langue, Messieurs les François ! Apprenez-là bien, vous dis-je, et ce seul Farceur, ce seul Histrion barbare vous payera très-amplement de la peine ! Les Caractères de Shakespeare sont bien autre chose que les *Alzires* et

et les Zaïres, que les Joyeuses et les D'Au-
males, que la pauvre Politique et la mes-
quine Discorde du Poëte Philosophe ! Ce
feroit en verité comparer des jolies Fi-
gures d'ivoire aux Moïses et aux Davids
de Michelange, que de comparer les Gens
de Monsieur De Voltaire aux Gens de
Shakespeare. Shakespeare n'a point des
Arundels et des Rosamores, méprisables
avortons d'une imagination frénétique,
mise en mouvement par cette haine na-
tionale, que les cœurs petits et corrompus
ne viennent jamais à bout de subjuguier.
Mais laissons cela pour une autre fois, et
reprenons le fil de nôtre histoire.

Que les François se plaisent done aux
trésors qu'ils possèdent, mais qu'ils n'ail-
lent point, sur la foi d'un homme qui
n'entend point l'Anglois, mépriser les ri-
chesses de leurs Voisins. J'admire leur
Théâtre : Je l'aime autant qu'eux. Peut-
être ai-je Corneille et Racine tout autant
au bout de mes doigts que les a Monsieur
De Voltaire. Malgré cela, je dis, que le
monde

monde littéraire y perdrait beaucoup trop s'il falloit que tout Poëte Dramatique se moula dans tout Païs sur ces deux grands Hommes, ou bien sur Sophocle et sur Euripide. Admirez les beautés Grecques : Vous ferez bien. Aimez les beautés Françoises : vous ferez très-bien. Mais souvenez-vous toujours, que la Grèce et la France ne sont que deux Païs. Le Monde en a d'autres encore, où les hommes ont la barbe tout aussi dure que la barbe des Grecs et des François. Si les Grecs ont des beautés, si les François ont des beautés, d'autres Nations ont des beautés aussi. Métastasio en a d'Italiennes : De Véga, Caldéron, et Moreto en ont d'Espagnoles : Shakespeare et d'autres en ont d'Angloises. Peut-être quelque Poëte de Bassora ou du Grand Caire, d'Hispanhan ou de Péquin, en ont aussi d'une espèce que nous est inconnue. Si jamais vous viendrez à les connoître, il est à espérer que vous les admirerez et les aimerez aussi. Je vous y exhorte d'avance. Tachez en attendant

tendant de voir et de sentir toutes celles de vos Voisins qui sont à vôtre portée. Vous y gagnerez beaucoup plus qu'à tout mépriser, qu'à censurer tout ce qui ne se fait point chès-vous ; ou pour mieux dire, tout ce que vous n'entendez point, comme a fait vôtre Génie universel, si grand, si estimable dans tant de choses, si borné, si méprisable dans tant d'autres !

CHAPITRE CINQUIEME.

DANS le nombre des erreurs littéraires que Monsieur de Voltaire a toujours eu dans la tête, il faut compter comme une des principales cette ferme persuasion dans la quelle il a constamment été, que “ tout écrit qui ne fait pas bonne figure lorsqu'il est traduit en François, “ ne peut être que mauvais.

Je ne vous dis pas que Monsieur De Voltaire nous dise cela en autant de mots.

Mais

Mais n'en dit-il pas autant d'une manière indirecte, lorsqu'il blame comme un défaut, ou qu'il vilipende comme une absurdité, ce qui ne paroît pas bon quand il est ainsi traduit ?

Il a bien soupçonné quelquefois que certains mots d'une langue ne repondent pas toujours exactement à leurs pretendus équivalens dans une autre. Il a même entrevu, qu'on ne sauroit traduire tel, ou tel autre beau vers par un autre vers également beau dans une langue différente, nous en donnant un exemple, qu'il tire de sa propre Henriade :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Au lieu pourtant de nous donner ce seul vers, il auroit pu nous donner tous les autres de ce Poëme, et de tous les Poëmes qui existent, dont aucun n'a peutêtre pas un seul vers qu'on puisse rendre avec exactitude par un autre vers dans une autre langue, si le hazard ne s'en mêle grandement. On voit par sa remarque
puérile,

puérile, que Monsieur De Voltaire n'est que fort médiocrement versé dans les Langues anciennes, et sans aucun doute très-ignorant à l'égard des modernes. S'il entendoit telle langue que ce soit seulement la moitié si bien qu'il entend son François, ses soupçons sur ces deux points n'auroient point été foibles et passagers; mais il auroit été sur et certain, que les mots traduits n'éveillent que très-rarement dans l'esprit des lecteurs les mêmes idées que les originaux. Il auroit été sur et certain, que le vers, qu'ils soient bons, qu'ils soient mauvais, sont tous intraduisibles. N'ayant jamais pu comprendre ces deux vérités, comment auroit-il compris, qu'une infinité de choses supérieurement belles dans une Langue, ne valent plus guères aussitôt qu'on les tourne dans une autre ?

Rien n'est plus aisé à comprendre, que la grande difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité absolue, de faire sentir par une traduction ce qu'un auteur veut dire
quand

quand il parle en prose ; à plus forte raison quand il parle en vers : et tout homme sensé doit être convaincu à la première lecture des *Réflexions* de Boileau sur quelques *Passages de Longin*, que plusieurs mots de la dernière bassesse en François, n'ont rien de bas en Grec, ni en Hebreu. Je crois que plusieurs mots Hebreux ou Grecs très-bas, ont des équivalens fort nobles en François ; et si Boileau avoit été aussi savant dans les langues modernes qu'il l'étoit dans la Grecque, il auroit donné un plus grand lustre à sa remarque en la poussant un peu plus loin. Qu'il me soit permis d'ajouter un petit nombre d'exemples aux siens, comme par manière d'appendice à ses *Réflexions*.

Boileau lui-même a ce vers quelque part.

Ont paîtri le salpêtre, ont aiguîsé le fer.

On ne sauroit traduire ce vers à la lettre en Anglois sans faire rire, à cause que le mot *salpêtre*, très-Poétique en François, n'est

n'est qu'un mot de cuisine en Angleterre. Quand un Anglois veut exprimer poëti-
quement la chose appelée *Salpêtre* par
les François, il dit *Nitre*, et non pas *Salt-
peter*, ou comme d'autres écrivent, *Salt-
petre*. Cependant *Saltpeter* et *Salpêtre*
signifient exactement la même chose dans
le discours familier.

Virgile dans sa quatrième Eglogue veut
dire, que dans une certaine occasion la
terre produira certaines plantes. Voici
comme il s'exprime.

*Errantes hederas passim cum baccare tellus,
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.*

Ce sont là des vers bien sonores, bien
élégans, et surtout bien décens. Ce sont
des vers que la langue Italienne et l'Es-
pagnole peuvent traduire verbalement sans
s'avilir, et que l'Angloise ne peut pas.
Les voici en prose Angloise :

*The earth shall send forth on all sides
wandering ivy and ladies' glove*

*Mixed with the gipsy-bean, and the smil-
ing bear-breech.*

Traduisons

Traduisons mot-à-mot ce peu d'Anglois en François.

*La terre produira des lierres errantes et
du gant-des-dames*

*Mêlés avec la fève-de-la-Bohémienne et le
riant cu-d'-ours.*

N'est-ce pas là des beaux mots substitués à ceux de Virgile? Cependant la traduction Angloise est verbale, très-verbale. Un Monsignor Italien fit jadis une lamentation sur ce que son Père l'avoit fait appeller *Jean* au batême. Si ces Plantes, qui ont des noms si jolis chès Virgile, pouvoient faire des vers comme *Monsignor Giovanni Della Casa*, elles auroient bien raison de se plaindre des Jardiniers Anglois, qui ont donné à deux d'entr'elles les comiques noms de *gant-des-dames* et *fève-de-la-Bohémienne*, et à la troisième ce sale appellatif de (a) *Cu-*

(a) Quelques Botanistes Anglois appellent l'*Acanthus* des Latins *Bear's-paw*, *Patte-d'Ours*; mais *Bear's-brooch*, *Cu-d'Ours* est le mot ancien.

d'ours

d'ours qu'aucun Poëte Anglois ne sauroit rendre *riant* en aucune façon.

Qu'on aille traduire littéralement, si on ose, ces paroles du Psalmiste qu'on chante si souvent dans nos Eglises Catholiques : *de stercore erigens pauperem* ; ou ces autres : *quare de vulva eduxisti me ?* Cependant elles n'ont rien de choquant en Latin, non plus qu'en Hébreu, à ce qu'un Juif de bon sens vient de m'assurer.

On entend très-souvent à Madrid les Dames prononcer un Nom d'un ton mignard et par manière d'exclamation, qu'on ne sauroit prononcer à leur mode dans aucun autre Païs Chrétien sans être accusé de profanation. Il y a plus. On a fait de ce même Nom une interjection théatrale, et les Acteurs s'en servent sans le moindre scrupule dans les Pièces les plus comiques. Ces Dames et ces Acteurs sont bien loin de s'imaginer, que dans d'autres Païs on revolteroit même les libertins et les incrédules, si on s'avisoit d'exprimer la joye, la surprise, et l'admiration

ration par ce Nom sacré : tant il est vrai, que les mots ne reveillent pas toujours les mêmes idées, les mêmes images, et les mêmes sentimens dans une langue, que leurs équivalens dans une autre.

Ces exemples sont frappans. Je m'en vais en ajouter encore un qui ne le paroît pas tant du premier coup d'œil. Je pourrois en ajouter des milliers ; mais le suivant suffira.

Comment traduiriez-vous en Italien ces quatre mots François, *Le Roi de France* ?

Rien de plus aisé dans le monde. Je traduirois, *Il Rè di Francia*.

Il y a toutefois des cas, où ces quatre mots Italiens n'expriment point exactement les quatre mots François.

Comment, dit Monsieur De Voltaire d'une voix rauque et d'un ton de courroux : ces deux phrases n'expriment pas toujours la même chose ?

La même chose, Monsieur ? Cela se peut, si par *la même chose* vous voulez dire *la même personne* : mais, si par *la même chose*

chose vous voulez dire *la même image, la même idée*, je vous réponds que cela n'est pas à beaucoup près dans certains cas. Vous savez le François mieux que moi, Monsieur De Voltaire; mais pour l'Italien, ne vous en déplaît, je ferois bien honteux si je ne le savois pas trente ou quarante millions de fois mieux que *Vossignoria Illustrissima*. Venons au fait.

Qu'un petit Bourgeois de Paris dise, *Le Roi de France*, et qu'un petit Citadin de Florence dise, *Il Rè di Francia*, il s'en faut que le Florentin ait traduit l'idée du Parisien. Pour nous bien entendre, faisons un peu d'anatomie aux cervaux de ces deux personnages, et voyons ce qu'il y a dedans chacun au moment qu'ils prononcent les quatre mots, chacun dans la Capitale de son Païs. Commençons par le Parisien.

Cet honnête-homme, entre nous soit dit, est un peu badaud. Cependant le peu ou prou d'esprit qu'il a, s'est tourné une infinité de fois dès sa plus tendre enfance à

contempler la gloire de son Roi. “ Que
 “ de grandeur, que de magnificence, que
 “ de pouvoir dans nôtre Monarque ! Que
 “ nous sommes tous petits dans son au-
 “ guste présence ! Voyez ce Versailles,
 “ ou j’ai trotté à pied dimanche passé !
 “ Voyez Trianon, le Petit Vienne, Choisi,
 “ Meudon, Bellevue, Fontainebleau, Saint
 “ Germain, Compiégne, et tant d’autres
 “ maisons qu’il a. N’y a-t-il pas là de
 “ quoi loger tous les Rois de l’Univers ?
 “ Mais que dis-je de ses Palais ? Voyez
 “ seulement sa Cuisine ! Que de Cui-
 “ niers, de Sous-Cuifiniers, de Garçons,
 “ de Marmitons, de Goujats, sans compter
 “ les Controlleurs, les Intendants, les
 “ Sous-Intendants, les Clercs, les Aides,
 “ et tant d’autres Employés ! Il est bien
 “ beau à ces gens-là de manger tous tant
 “ qu’ils crévent, et du plus fin ! Diable !
 “ Ils vous croquent des grives et des gé-
 “ linottes même en carême ! Et pourquoi
 “ ça ? Parce qu’ils appartiennent au Roi.
 “ Mais le voila qu’il passe. Il s’en va au
 “ Parlement

“ Parlement tenir son lit de justice. Que
 “ de Gardes à pied et à cheval ! Que des
 “ Seigneurs et des Princes ! Et ces Prin-
 “ ces-là sont-ils de paille ? Ma-foi pas !
 “ Chacun d’eux entretient plus de cent
 “ Laquais, dont le moindre ne me feroit
 “ pas l’honneur d’être mon Compère !
 “ Pourquoi ? Parce qu’ils appartiennent
 “ à des Seigneurs au service du Roi. Mais
 “ le voila qu’il revient. Ah les beaux
 “ carrosses et les beaux chevaux ! Que de
 “ mouvement, que de remuë-ménage
 “ dans tout Paris lorsqu’il y vient ! Et si
 “ c’étoit tems de guerre, ce feroit bien en-
 “ core une autre paire de galoches ! Mor-
 “ bleu ! On le verroit prendre le chemin
 “ de Lille, ou celui de Strasbourg, à la tête
 “ de deux-cens mille hommes ! C’est-ça
 “ qui fait trembler la terre dessous ses
 “ pieds ! Tenez, mon Ami. Il n’auroit
 “ qu’à le vouloir, et je ferois Marquis
 “ dans l’instant ! Il n’auroit qu’à dire : Hé,
 “ Qu’on donne cent mille écus à cet
 “ homme-là. J’aurois les cent mille écus

“ en poche aussi sur que me voila. Ciel,
 “ quel Monarque ! Qu’il est bon ! Qu’il
 “ est grand ! Qu’il est puissant ! On est
 “ bien glorieux d’être François : On est
 “ au moins son sujet, Dieu le bénisse !

Voilà un étrange brimborion d’idées
 vertes et jaunes, qui sont pourtant toutes
 pêle-mêle dedans le crane de mon bon-
 homme toutes et quantes fois il prononce
 les quatre mots. Et peut-il jamais les
 prononcer sans emphase, sans enthousias-
 me ! Jamais nommer *Le Roi de France*
 sans que ses yeux jettent des étincelles !
 Cette idée ne se présente à son esprit que
 son cœur ne s’élève à l’instant de cent
 toises plus haut que lui.

Fouillons maintenant dans le crane de
 mon *Sguajato* de Florentin, et voyons ce
 qu’il contient quand il dit, *Il Rè di Fran-*
cia. Cela sera bientôt fait. Je ne vois
 rien là-dedans, si non qu’il y a au Païs de
 France un Roi, dont il a lu bien des fois
 le nom dans la Gazette de Livourne.
 “ C’est un Roi fort puissant, à ce qu’on dit,
 “ et

“ et qui fait bien souvent la guerre à
 “ l’Empereur et aux Anglois. Mais a-t-
 “ il dans son Païs un Palais aussi beau que
 “ le *Palazzo Pitti*? A-t-il des plafons
 “ peints par *Pietro da Cortona*? A-t-il une
 “ aussi belle Galerie que nôtre *Galleria de’*
 “ *Medici*? Une aussi belle Chapelle que
 “ la *Cappella di San Lorenzo*? *Affé di mio*
 “ *che nolla beo!*”

Cherchez jusqu’à demain dans ce crane
 quand le vilain prononce les quatre mots,
 vous n’y trouverez que de ces idées pouil-
 leuses, de ces images demi-mortes, et pas
 plus de sentiment que dans une fougère.
 Tout est petit dans les petits Païs. Il
 y a du petit, du très-petit, même dedans
 les cranes les plus grands. Il y a au con-
 traire du grand, du sublime, du poétique
 dedans les plus petits cranes aux grands
 Païs. Venez donc me dire derechef, que
 le *Roi de France* signifie exactement et
 partout *Il Rè di Francia* ! Vous vous mo-
 quez de moi, Monsieur De Voltaire, avec
 vos Traductions mot-à-mot ! Savez-vous

bien, que quand les Gens prononcent votre Nom même, il s'en faut qu'ils se traduisent les uns les autres ? Oui, Monsieur. En nous donnant des morceaux de Shakespeare dans votre langue, vous avez cru que vous traduisiez des idées, des images, des sentimens. Savez-vous ce que vous avez traduit ? Des lettres d'un alphabet par des lettres d'un autre alphabet, et rien d'avantage, malgré tous vos grands airs, et vos tons si souverainement décisif.

En voila assez ; trop peut-être, pour ce qui regarde la difficulté de rendre simplement les mots par d'exacts équivalens. Allons après cela nous flatter de pouvoir rendre la poésie d'une Nation dans la langue d'un autre Nation ! Parmi les Peuples modernes qui ont cultivé les lettres avec succès, il n'y en a aucun qui puisse se glorifier d'avoir une seule petite Ode d'Horace, un seul petit Epigramme de Martial rendu dans sa propre langue de manière à pouvoir faire face à son Original. Qui a jamais pu traduire une seule
petite

petite Fable de la Fontaine en Italien ou en Anglois, sans lui ôter toute cette naïveté qui en fait le mérite principal ? Qui pourra jamais traduire en Anglois ou en François un seul petit Sonnet du Pétrarque, une seule petite Stance d'une Chançon de Métastasio, sans lui faire beaucoup perdre de cette grace ou de cette précision qui en fait toute le charme ? Et Monsieur de Voltaire ose dire à ses Confrères Académiciens, qu'il a traduit une Pièce toute entière de Shakespeare d'une manière à leur donner une idée véritable de l'Original ? En vérité cet homme se moque de nous, et s'imagine pouvoir nous conduire par le nés comme des buffles ! Il n'a point traduit le *Jules César* de Shakespeare : il l'a assassiné. Le Jules César de Shakespeare plait à tous ceux qui entendent l'Anglois. La Traduction de Monsieur De Voltaire fait rendre les boyaux à quiconque entend le François. Appelle-t-on cela donner chose pour chose ?

Entre les beautés poétiques, on en trouve

trouve dans les Poèmes Epiques, soit anciens, soit modernes, d'une certaine espèce, à qui, faute d'un meilleur appellatif, je donnerai, celui d'*indigènes*. C'est de cette espèce de beautés qu'il est difficile de tirer bon parti dans telle langue moderne que ce soit, et singulièrement dans la Française. Qu'on s'évertuë tant qu'on veut, les beautés indigènes des autres Païs ne fauroient aucunement prospérer en France. Ce sont des Palmiers qui donnent des bonnes dattes en Afrique. Transplantez-les sur la côte de Gènes, il ne produisent plus rien que des feuilles.

Qu'on aille, par exemple, en belle prose à la Fénélonne, ou bien en beaux vers à la Corneille, faire descendre de l'Empirée, ou du Mont Olympe, des Dieux et des Déeses l'épée à la main pour se battre avec des Gens de ce monde, ou transformer des Soldats et des Matelots en Cochons et en Porc-épics, comme a fait Homère : Qu'on aille représenter des Serpens ailés avec des têtes de femmes, enlevant le di-

ner

ner d'un Roi prêt à se mettre à table, ou changer des Vaisseaux en Nymphes, comme a fait Virgile : Qu'on aille donner des lances fées à des Cavaliers, afin qu'ils renversent leurs ennemis du premier choc, ou des épées enchantées, qui coupent le fer ni plus ni moins que si c'étoit du lait caillé, comme a fait Bojardo : Qu'on aille faire voler jusqu'à la Lune un Guerrier monté sur une bête moitié cheval et moitié grifon, afin qu'il en rapporte l'entendement d'un quelqu'un qui l'a perdu dans un accès de jalousie, ou faire traverser à la nage le Détroit de Gibraltar par un Fou tout nu, comme a fait l'Arioste : Qu'on aille faire sortir des jolies Princesses et des Monstres effrayans de plusieurs Arbres qui s'entrouvrent à l'approche de qui veut les couper, ou faire chanter des chansons d'amour à des (a) Oiseaux du

(a) Monsieur De Voltaire appelle ces Oiseaux des *Perroquets*, quoique dans le texte on ne trouve point le mot équivalent, qui est *Pappagalli* : C'est là sa façon éternelle de traduire.

plus brillant plumage, comme a fait le Tasse : Qu'on aille narrer un furieux Combat livré aux Anges par les Diables dans les Campagnes de l'air, ou qu'on fasse tomber le Chef de ces mêmes Diables dans le Chaos à la profondeur de dix-mille toises : Voila de ces beautés, à qui je donne le nom d'indigènes, et qu'on ne sauroit point rendre Françoises sans en rendre une moitié ridicule, et l'autre moitié détestable, de quelque façon qu'on s'y prenne.

Peut-on cependant nier que ces beautés n'aient fait, et ne fassent, l'admiration et le plaisir de tous ceux qui ont su et qui savent, ou naturellement, ou par le moyen d'une longue étude, les langues dont elles sont envelopées ? Peut-on en conscience désapprouver des choses qui ont charmé les savans, de même que les non-savans, pendant des siècles dans plusieurs Païs ?

Quelle donc peut être la raison, que des choses admirées comme belles par tant de gens à Athènes, à Rome, à Londres, sont

sont considérées comme des choses difformes à Paris par tant d'autres gens ? Les François manquent-ils de jugement ? Non. Manquent-ils de gout ? Non. Mais les Grecs, les Romains, les Italiens, et les Anglois, étoient-ils, sont-ils des gens à cervelle renversée ? Non. Voila des contradictions qu'il est fort difficile de concilier !

Quant à moi, j'attribue l'impossibilité des François à faire rien de bon d'un grand nombre de beautés indigènes des autres Langues, à quelque manque qu'il y a dans la leur : mais en quoi ce manque consiste, voila ce que je ne saurois vous dire, quoique je me sois bien des fois tourmenté la cervelle pour le deviner. Peut-être les Langues de ces quatre Nations, ayant été formées dès leurs commencemens par des Républicains, ont une liberté que la Française n'a point, parce qu'elle est née, et s'est perfectionnée chès des Monarques, dans les Cours des quels elle a reçu la meilleure partie de son éducation :

cation ? Peut-être elles abondent en mots et en phrases plus que la Langue Française : Peut-être que les premiers Poètes de ces quatre Nations, plus téméraires que les premiers Poètes de France, ont accoutumé de bonne heure les gens à les suivre dans leurs élans à travers les régions du caprice et de l'extravagance.

Mais encore, ce ne sont là que des conjectures ! Ce ne sont peut-être que des rêves. Ce qu'il y a de sûr est, que la Langue Française, quoiqu'une des plus belles que les hommes aient jamais parlé, ne fauroit, ni en prose ni en vers, se prêter de bonne volonté aux beautés indigènes des autres Langues, et que ces autres Langues ne se refusent pas si entièrement qu'elle à leurs beautés réciproques.

L'incapacité de la Langue Française à cet égard est si généralement reconnue, qu'on (a) ne fauroit en douter pas même en
France ;

(a) Le fameux *Le Fèvre* a dit, " Quoi qu'Homère soit admirable en sa langue, on n'en fauroit
" pourtant

France; et c'est dans cette incapacité qu'il faut chercher la source de toutes ces Critiques folles, que Monsieur De Voltaire et tant d'autres François ont fait, tantôt d'un passage d'Homère et de Virgile, tantôt d'un autre de l'Arioste, du Tasse, de Milton, et de quelques autres Poètes qui leur sont étrangers.

Par grand bonheur la Poësie des Egyptiens, des Carthaginois, des Chinois, et de plusieurs autres Peuples anciens et modernes, nous est inconnue au point, que nous ne savons pas même s'il y a dans le monde, ou s'il y eut jamais, des Poèmes Epiques dans ces Langues. Supposons pour un instant, que les Chinois, par exemple, ayent des Poèmes Epiques. Ils doivent fourmiller de beautés indigènes,

“ pourtant faire aucune Traduction en la nôtre
 “ qui puisse beaucoup plaire : c'est ce qui a fait
 “ que plusieurs personnes, qui n'ont vu que ces
 “ malheureuses Copies (*c'est à dire, les Traductions*
 “ *faites de son tems*) n'ont jamais pu se persuader
 “ que l'original put avoir toutes les beautés que
 “ l'Antiquité y a reconnues.

ON

on ne sauroit en douter. Que ces beautés paroîtroient étranges, bizarres, extravagantes à nôtre formidable Censeur Universel, s'il en avoit cette connoissance imparfaite et superficielle qu'il a de ces autres Poèmes Epiques, dont tout le monde fait quelque chose ! Que d'Essais, de Discours, de Differtations, de Préfaces, de Dédicaces, d'Avant-propos, et d'autres pareilles Rapsodies il auroit barbouillé, tantôt d'un air austère, tantôt d'un ton badin, pour décrier les Poèmes Chinois de nôtre coté du Globe ! Auroit-il eu raison ? Décide, Lecteur !

CHAPITRE SIXIEME.

MONSIEUR De Voltaire, qui a toujours aimé à donner de bons conseils aux Gens de lettres, leur a suggéré dans son *Essai sur la Poësie Epique*, de faire attention aux ouvrages et aux manières de leurs Voisins, *non pas pour en rire,*

rire, mais pour en profiter. Peut-être, ajoute-t-il, de ce commerce mutuel d'observations naitrait ce gout général qu'on cherche inutilement.

Ces dernières paroles paroissent du premier coup-d'œil renfermer quelque chose de bien beau et de bien philosophique : mais envisagez-les de près, et vous les trouverez parfaitement absurdes, puisqu'elles veulent vous faire espérer une possibilité où à coup sur il n'y a qu'une impossibilité.

Depuis qu'il y a eu deux Nations dans ce monde, parlant chacune sa langue, il a été impossible de trouver un gout commun aux deux en fait d'ouvrages d'esprit comme en toute autre chose ; et cette impossibilité, qui s'est, pour ainsi dire, multipliée à mesure que le nombre des Nations et des Langues s'est augmenté, durera certainement aussi longtems que la surface de nôtre Globe continuera à être peuplée de différentes Nations parlant des langues différentes.

H

A quoi

A quoi donc nous conseiller de courir après une chimère, qu'on n'attraperoit jamais si on avoit même les bonnes petites jambes d'Atalante ? L'établissement d'un *gout général*, vous dis-je, sera éternellement impraticable, sera éternellement impossible, comme, il est impossible pour une (a) *Personne d'être en Enfer, et d'avoir ce même Enfer dans son cœur* ; c'est-à-dire, d'être dedans ce qui la contient.

Supposons néanmoins qu'il fut possible d'introduire chès toutes les Nations un Gout général en fait d'Ouvrages d'esprit, feroit-ce là une acquisition bien avantageuse aux Gens de lettres ? Chasser la variété de ces Ouvrages, et rendre la façon

(a) Henri IV. dans la *Henriade* voit en Enfer

La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur :
Le ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans son cœur.

Voilà qui est bien surprenant ! Etre dedans l'Enfer, et avoir ce même Enfer dedans soi ! J'aurois plutôt voulu dire :

Le sucre est dans ses yeux, le poivre est dans son cœur,
ou quelque autre bêtise semblable.

de

de penser et de s'exprimer uniforme en tous lieux ! La plaisante manière d'embellir le monde intellectuel ! Pourquoi Monsieur De Voltaire ne pousse-t-il pas sa pointe plus loin, et ne nous conseille-t-il pour l'embellissement du Monde physique de nous en tenir dans tous Païs à un seul mets, à une seule sorte de boisson, à une seule chose de chaque genre pendant toute nôtre vie ? Que ne va-t-il pas jusqu'à nous exhorter de tuer partout toutes les brunes, afin que le monde n'ait que des blondes, ou bien toutes les blondes afin qu'il n'y ait que des brunes ? De pendre tous les fots, afin qu'il n'y ait que des gens d'esprit dans tout l'Univers ?

Quant à moi je me contente dans mon petit particulier de la variété que la Nature me présente en toutes choses, pourvu qu'elles soient bonnes dans leurs divers genres. Je me contente sur toutes choses de ce grand manque d'uniformité que j'aperçois dans tant d'ouvrages d'esprit. Si je pouvois le faire ! Je viserois incessam-

ment à transporter dans mes écrits toutes sortes des beautés indigènes ou exotiques, et ferois en sorte de n'en gâter aucune dans le transport ; ce qui n'a pas été le cas de Monsieur De Voltaire, quand il s'avisa de transporter des Païs étrangers dans sa *Sémiramis* un de ces Etres fantastiques, qu'on appelle communement des *Revenans*. Lui, qui traite Shakespeare d'*Histrion barbare* et de *Gille de Village*, quelle sorte de Gille et d'Histrion n'est-il pas lui-même, lorsqu'il descend dans la palettre en vue de mesurer sa force à la force de ce compère-là ? Mettons en parallèle le *Speître du Roi de Dannemarc* chès Shakespeare, avec l'*Ombre de Ninus* chès Monsieur de Voltaire, et nos verrons bientôt qui des deux est l'Histrion et le Gille.

Suivant certaines idées fausses ou vraies, que tous les Peuples du monde ont eu en tous tems au sujet des Revenans, voila le Speître de Shakespeare qui sort soudainement d'entre les coulisses. C'est l'Esprit du Roi de Dannemarc qui veut parler à son

son Fils d'une affaire importante. Il est (a) armé de toutes pièces, le (b) visage pale, (c) la contenance morne, et son (d) bâton de commandement dans sa main. Il s'avance (e) à pas lents et majestueux, et se montre à deux Soldats qui sont de garde, qui ont jadis combattu sous ses ordres en une grande bataille donnée dans un País couvert de glace. Le lieu où il paroît est un endroit solitaire, au milieu d'une nuit d'hiver des plus froides, qui n'est éclairée que par les étoiles, et couverte de silence.

N'est-ce pas là un Spectre qui fait se conformer aux notions du Vulgaire, et paroître en vrai Revenant ? J'aime à le voir accompagné de plusieurs circonstances qui concourent à en rehausser la terribilité, et qui contribuent à le rendre vraisemblable autant qu'on peut rendre

(a) *Armed from head to foot. In complete steel.*

(b) *Very pale.*

(c) *A countenance more in sorrow than in anger.*

(d) *His truncheon his hand.*

(e) *Solemn march; martial stalk.*

vraisemblables les Créatures de l'Imagination, quand elle s'avise de leur donner un Corps humain.

Les Revenans ont des raisons à eux connues lorsqu'ils se font voir hors de leurs tombeaux et de leurs cimetières. Quelle raison a celui-ci pour si montrer plutôt aux deux Soldats qu'à d'autres gens ? L'un d'eux est intimement connu du Prince Hamlet, ayant été son compagnon d'étude. Ce soldat ira donc dire à Hamlet, que l'Ombre du Roi son Père lui est apparue, et s'appuyera du témoignage de son Camarade, au cas que le Prince le traite de Visionnaire.

Ce que le Spectre a prévu arrive à point nommé. Le Soldat s'en va dire à Hamlet ce qu'il a vu de ses yeux, et il ajoute, que, comme le Spectre alloit lui parler, le Coq chanta, ce qui le fit évanouir dans le moment. Le verbe *chanter*, qui est un peu burlesque en François quand on l'applique au cri du Coq, se rend en Anglois par le verbe *to crow*, qui n'est point burlesque

lesque du tout, parce qu'il exprime un *cri*, et non pas un *chant*. Le mot de *Cock* n'est pas burlesque non plus, quoiqu'il le soit en France, et ne reveille dans ce cas aucune idée risible, peutêtre parce qu'en Angleterre les Coqs se battent sur des Théâtres fait exprès, comme faisoit jadis une certaine espèce de Gladiateurs, qui a été abolie de nos jours. Ainsi Monsieur De Voltaire n'a pas grande raison de s'égarer sur le compte du Coq, qui est chès les Anglois un des symboles du courage, et dont le cri nocturne, exprimé par un verbe que manque à la langue François, fait fuir les Revenans selon les idées du Vulgaire Anglois. Mais ne vétillons point. Il suffit que le Coq se fit entendre, et que le Spectre (a) *disparut à la hâte*, ne pouvant souffrir l'approche du jour, dont le cri de cet oiseau est toujours le signal.

Le Prince Hamlet croit avec raison qu'il y a du mystère dans cette apparition

(a) *Shrunk in haste away.*

du Roi peu de jours après son décès, et s'en va la nuit d'ensuite à l'endroit où les deux Soldats l'ont vu. Là le Spectre se montre deréchef, fait signe de la tête à Hamlet de le suivre, et le tirant à l'écart, l'informe de la trahison de son propre Frère et de la Reine sa Femme, qui de concert entr'eux l'ont empoisonné dans un jardin pendant qu'il dormoit, en lui versant une liqueur mortelle dans l'oreille, et se mariant ensuite incestueusement peu de jours après avoir commis un si horrible forfait.

Voilà le Spectre du Roi Danois chès l'Histrion barbare et le Gille de Village : Voyons à présent l'Ombre de Ninus chès le Poëte philosophe.

Monfieur De Voltaire débute par ne pas suivre aucune notion populaire qui puisse rendre en quelque manière son Phantôme tant-soit-peu croyable. Il ne fuit que sa fantaisie en le faisant paroître sur la Scène. Il est trop au dessus des idées communes pour s'y conformer. Son Ombre de Ninus se fait voir, non pas dans
une

une solitude silencieuse et dans les ténê-
bres de la nuit, mais un beau jour de fête,
en plein midi, dans un joli Cabinet, qui
vient d'être métamorphosé en un Temple
fort magnifique. * Cette métamorphose
du Cabinet en Temple, pour le dire en
passant, est uniquement controuvée afin
que deux Acteurs actuellement sur la
Scène n'ayent point à changer de place,
ce qui seroit contre une des Unités d'Ari-
stote. On ne sauroit pourtant nier, qu'il
ne soit un peu absurde de recourir à une
magie arbitraire, qui change tout à coup
un bâtiment en un autre, sans que ceux
qui sont dedans, ou bien les Spectateurs,
ayent la moindre raison de s'attendre à ce
changement.

Dans ce Temple ainsi bâti à l'impro-
viste, voila Sémiramis entourée des Sei-
gneurs et Dames de sa Cour, du Clergé,
du Peuple, et de ses Gardes. Le beau
coup d'œil ! Il n'y a pas d'endroit au
monde plus à propos pour y faire paroître
une Revenant !

Sémiramis

Sémiramis vient, nouvelle Jocaste, épouser son Fils Ninias, qu'elle croit n'être que le *Fils d'un Sarmate* ; c'est-à-dire, d'un Polonois, ou d'un Lithuanien. Ce Ninias est un grand garçon d'entre seize et dix-sept ans, qui, malgré son manque de barbe, a tant gagné de batailles rangées, qu'il a mérité depuis je ne sai combien de tems, l'honneur d'être Maréchal Général des Armées de Babilone, tout comme Monsieur de Turenne dans un age plus avancé le fut jadis des armées Françoises.

C'est dans ce Temple, devant cette Reine, devant ce Fils, devant tout ce grand Monde, que le Revenant doit faire son apparition. Un Tombeau qui est dans un coin du Temple, s'entr'ouvre, et l'Ombre de Ninus en sort. Il faut pourtant savoir d'avance, que cette apparition n'est pas tout-à-fait inconnue à la Reine. Il y a trois mois que l'envie a pris à Ninus de se vanger de sa perfide moitié, et qu'il a commencé de se montrer à elle en Revenant pendant la nuit, un glaive à la
main

main, après avoir resté pendant quatorze ans et neuf mois fort tranquille dans son superbe mausolée. Mais le jour est venu que sa vengeance doit être consommée. Il sort donc du Tombeau en Ombre Royale ; c'est-à-dire, habillé en Roi, couvert d'un crêpe noir et transparent, à travers du quel on peut apercevoir ses superbes habits, et la belle couronne qu'il a sur la tête. La voila cette Ombre, qui s'avance d'un air fier, et va s'asseoir sur un estrade au milieu de la belle assemblée.

Pendant qu'elle approche, son Fils Ninias qui apparemment ne se connoit guère aux Ombres, la croit un Dieu, et lui dit d'un ton hautain : *Hé bien, qu'ordonnes-tu ? Comment fait-il que l'Ombre vient pour donner des ordres ? Hé bien, qu'ordonnes-tu ? Parle-nous, Dieu terrible !*

Voici la platte reponse de l'Ombre : *Tu régneras : mais il y a des forfaits que tu dois expier. Dans ma tombe, à ma cendre il faut sacrifier. Sert et mon Fils et moi : Souviens-toi de ton Père ; Ecoute le Pontife.*

Il n'est pas étonnant si Ninias n'entend rien à ce jargon oraculaire, car il croit bonnement être Fils d'un certain *Phradate*, qui est mort depuis quelque tems. Il réplique donc : *Ombre, que je révère ; Demidieu, dont l'esprit anime ces climats, ton aspect m'encourage, (à quoi l'encourage-t-il ?) et ne m'étonne pas. Oui : j'irai dans ta Tombe au péril de ma vie. Achève : que veux-tu que ma main sacrifie ?*

Comment arrive-t-il, que l'*Esprit* de cette *Ombre* ; c'est-à-dire, l'*Esprit* de cet *Esprit, anime les climats* de Babilone ? N'est-ce-pas là un galimatias dont nous avons toute l'obligation à la rime ? Cependant, quelle peur saisit Ninias à l'idée de sa descente dans le Tombeau ? Le *Dieu-Semidieu* l'a assuré qu'il régnera. Cela implique, qu'il vivra. Par conséquent, il n'est point question d'aucun péril pour sa propre vie en allant dans ce Tombeau. Il est uniquement question de sacrifier quelque personne, quelque animal, ou quelque'autre chose.

Botte

Botte et rispoſte données, l'Ombre n'a plus mot à dire. Elle ſe lève donc de ſon éſtrade, et ſ'en retourne dans ſon mauſolée, diſant ſeulement à la Reine en ſ'en allant, et d'un ton gonflé : *Arrête, et reſpecte ma cendre : quand il en ſera tems je t'y ferai deſcendre.*

Deſcendre où ? Cet *y* n'eſt relatif à rien. N'y auroit-il pas là une petite faute de grammaire ? L'Ombre pourtant extravague en ordonnant à la Reine de reſpecter ſa cendre. Outre qu'il y a quelque choſe de comique dans cet amour que l'Ombre ſur la ſcene montre pour la cendre qui eſt dans la tombe en toute ſureté, la Reine n'a rien fait, ni rien dit, qui indique la moindre envie de perdre le reſpect à l'Ombre, à la cendre, ou à la tombe. Au contraire, Elle a très-humblement demandé permiſſion de ſe jeter aux *genoux* de l'Ombre, et cette humilité me paroît affés reſpectueuſe envers la cendre de l'Ombre.

Je

Je m'adresse à présent à tous mes Lecteurs depuis Péterbourg jusqu'à Naples, comme a fait Monsieur De Voltaire dans son Plan de la Tragédie d'Hamlet, ou bien je m'adresse à l'Académie de la Crusca, comme il a fait dans sa Lettre à l'Académie François, et je les prie de me dire la quelle des deux Ombres a mieux joué son rôle, et fait mieux le métier de Revenant. Et-ce celle de Shakespeare, qui est effrayante, quoi qu'elle se présente tranquillement aux Spectateurs, et qu'elle parle d'un ton triste sans montrer la moindre colère, ou celle de Monsieur De Voltaire, qui se fait devancer par le tonnerre, et qui apostrophe Ninias d'un air terrible, menaçant ensuite Sémiramis de la faire mourir tôt ou tard ?

Quant à moi, qui, en fait d'Ombres, je les aime mieux mornes que fanfaronnes, je dis, que, sans le tapage du tonnerre, la pauvre Ombre du Monarque Babilonien seroit d'un ridicule insupportable, malgré
ses

ses grosses paroles à Ninias, qui, n'ayant jamais vu Ninus, et ne sachant point le secret de sa propre naissance, ne sauroit absolument deviner que c'est là son Ombre, ni comprendre son galimatias mystérieux, qui ne contribue pas du tout à l'avancement de l'Action.

Voilà mon opinion, que je soumetts néanmoins au jugement de mes chers Académiciens de la Crusca et notamment à celui d'entr'eux qui s'appelle *Domenico Maria Manni*, (a) surnommé *il Ricadioso*, dont j'ai les Ouvrages en aussi grande vé-

(a) C'est une loi fondamentale chès cette Académie de donner un Sobriquet ridicule à chacun de ses Membres au moment de sa réception. Quand elle fut instituée, on donnoit ces Sobriquets au hasard : ainsi on nomma Salviati *l'Infarinato*, Ridolfi *il Risorito*, Berti *lo Smunto*, Deti *il Sollo*, &c. &c. Les Sobriquets des Académiciens de nos jours sont caractéristiques. Il y en a un, par exemple, qu'on appelle *l'Infranciosato*, un autre *il Languidaccio*, un autre *il Semimorto*, un autre *il Fastidioso*, &c. &c. Voilà pourquoi Manni est surnommé *il Ricadioso*.

nération,

nération, que ceux du bonhomme (a) *Denina* de Turin, surnommé *L'Ottuso*. Peut-être je me trompe en donnant mon suffrage à l'Ombre du Roi de Dannemarck, et j'ai grand tort en me moquant de la Babilonienne, de même que de son tonnerre et de son glaive : Mais je ne me trompe point, ni j'ai tort, quand je dis que le Revenant Danois est effrayant, puisque j'ai pour-moi l'aveu respectable de Monsieur De Voltaire lui-même dans sa Préface à sa *Sémiramis*. *L'ombre du Père de Hamlet*, dit-il dans cette Préface, *est un des coups de théâtre des plus frappans. Il fait toujours un grand effet sur les Anglois : je dis sur ceux qui sont les mieux instruits. Cette Ombre inspire plus de terreur à la seule lecture, que n'en fait naître l'apparition de Darius dans la Tragédie d'Eschyle,*

(a) *Carlo Denina* n'est point de l'Académie de la Crusca, mais il n'en est pas moins *L'Ottuso* sur mon honneur.

intitulée les Perses. Pourquoi ? Parce que Darius dans Eschyle ne paroît que pour annoncer les malheurs de sa famille ; au lieu que dans Shakespeare l'Ombre du Père de Hamlet vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets. Elle n'est ni inutile, ni amenée par force. Elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible, qui est le maître de la Nature.

C'est là ce que Monsieur De Voltaire a su dire à l'avantage de Shakespeare quand il a cru en avoir besoin pour soutenir son Ombre de Ninus. Que nous sommes heureux quand les gens ont, ou croient avoir besoin de nous ! On nous loue, on nous cajole de si bonne grace ! Mais parce que le reste de la Pièce d'Hamlet n'a rien de commun avec sa Sémiramis, Monsieur De Voltaire change subitement de ton dans cette Préface même, et l'appelle *un Ouvrage grossier et barbare, qui ne seroit pas supporté par la plus vile Populace de France, et d'Italie.* Que n'a-t-il ajouté, que la plus vile Populace d'Italie, à plus

forte raison celle de France, a beaucoup plus de goût, d'esprit, et de savoir, que n'en ont ces *Anglois les mieux instruits*, qui admirent le Spectre du Père de Hamlet de même que tout le reste de cette Pièce, quoique tout le monde convienne qu'elle a des défauts, que Monsieur De Voltaire n'a point relevés.

C'est trop souvent dans ce vilain style, trop fréquemment avec cette sérénité d'impudence, que Monsieur De Voltaire traite Shakespeare : et ce qu'il y a encore de plus revoltant dans cette inique façon de faire, est, qu'il se plaint au Chevalier Walpole de ce que dans sa Préface au petit Roman, intitulé *Le Chateau d'Otranto*, le Chevalier fait *presqu'accroire à sa Nation*, que Monsieur De Voltaire *méprise Shakespeare*. Cependant, ajoute Monsieur De Voltaire dans sa (a) Lettre à ce Chevalier,

(a) Cette Lettre est imprimée à la suite du Commentaire de Monsieur De Voltaire, A Basle 1776.

c'est moi qui ai dit il y a très-longtems, que, si Shakespeare étoit venu dans le siècle d'Addison, il auroit joint à son génie l'élégance et la pureté, qui rendent Addison recommandable : C'est moi qui a dit, que le génie de Shakespeare étoit à lui, et que ses fautes étoient à son siècle. Toutes ces belles raisons font bien de l'honneur au siècle d'Addison ; mais il faut savoir, que Monsieur De Voltaire ne les a point dites aucune part dans ses ouvrages en parlant de Shakespeare. Il les a dites en parlant de Sophocle et d'Euripide dans la troisième des Sept Lettres, qu'il écrivit tout-express pour prouver modestement comme quoi son propre Edipe est de plusieurs toises au dessus de celui de Sophocle. Voici ses termes. Leurs fautes (les fautes de Sophocle et d'Euripide) sont sur le compte de leur siècle : leurs beautés n'appartiennent qu'à eux ; et il est à croire que, s'ils étoient nés de nos jours, ils auroient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur tems.

Je laisserai juger à d'autres si Monsieur De Voltaire a raison ou tort de parler si arrogamment de Sophocle et d'Euripide, et décider quel Edipe ira à la postérité, si le sien, ou celui du Poëte Grec. Mais en lui accordant qu'il ait dit pour Shakespeare ce qu'il a dit pour d'autres, que croit-il d'avoir dit ? N'est-il pas ridicule à lui d'aller avec emphase informer le Chevalier Walpole, que Shakespeare a des défauts ? Le Chevalier savoit cela à vingt ans beaucoup mieux que ne le fait Monsieur De Voltaire à quatre-vingt. Y a-t-il dans ces trois Royaumes d'Ecolier, qui ne sache ce que Monsieur De Voltaire nous donne comme une de ses étonnantes découvertes ? Que je méprise ces Gens, qui viennent vous débiter d'un ton grave et d'un air sentencieux des vérités connues de tout le monde, et qui appuyent avec grande force sur des choses que personne ne s'avise de nier ! Ils croient d'être des Voix, et ne sont que des Echo.

Mais

Mais que dirons-nous d'un homme, qui tantôt donne le titre de Génie à Shakspeare, et tantôt le titre de Sauvage ivre, et d'Histrion barbare ? Qui donne tantôt raison aux Anglois les mieux instruits de ce qu'il l'admirent, et tantôt s'évertue avec toute l'animosité possible pour le rendre abominable à l'Académie Française et à tout l'Univers ? N'est-ce pas là une duplicité qui revolte ? Une effronterie de contradiction, dont une Poissarde de la Halle rougiroit comme un coquine ? Ne vous en étonnez point, Messieurs les Anglois. Cét homme-là n'a fait d'autre métier depuis plus d'un demi-siècle, que chercher à détruire la Religion de ses Pères ; et jamais suffisamment courageux pour soutenir à tout hazard les opinions qu'il a osé avancer mille et mille fois, il a traité tout du long de menteurs et de Calomniateurs tous ceux qui ne l'ont point considéré comme Chrétien. C'est sa manière. Il veut dire tout ce que bon lui semble de tous les ordres, de tous les

états : Il veut maltraiter la Sorbonne, écraser la Hierarchie ecclésiastique, détruire les Moines, étrangler les Journalistes, proscrire les Auteurs de tous les siècles et de tous les Païs, à l'exception de son cher Confucius ; et si quelqu'un ose seulement le toucher du bout pointu de sa plume, c'est un vaurien, c'est un malheureux, c'est un menteur, un calomniateur, un maraud, un faquin, qu'on devoit fouetter, pendre, écarteler, bruler, exterminer à tous les diables sans la moindre miséricorde. Voilà son système. Le monde a grand tort en vérité de ne pas l'approuver d'un commun accord !

Au reste, Monsieur De Voltaire n'a point inventé son Ombre de Ninus d'après Shakespeare. Il n'a fait que l'emprunter d'un certain *Muzio Manfredi*, Auteur Italien du Seizième siècle, qui écrivit une Tragédie intitulée (a) *Sémiramis* tout comme

(a) Voyez un Recueil de Tragédies imprimé à Venise par Stefano Orlandini 1746, in 8vo, et en trois

me la fiemme. Dans cette Tragédie c'est *l'Ombra di Nino* qui ouvre la Pièce par un long monologue, dont voici les trois premiers vers.

*Dal regno della notte e della morte
Qui m'è concesso di venir da Pluto
A riveder crucioso i vivi e il sole.*

Monsieur De Voltaire, apparemment par inadvertence, a oublié dans sa Préface de faire mention de cette *Sémiramis Italienne*. J'en suis bien aise; car, ayant tant maltraité dans cette Préface le *Hamlet* de Shakespeare, que n'auroit-il dit de la pauvre *Sémiramis* de Manfredi, infé-

trois Volumes, intitulé *Teatro Italiano, o sia Scelta di Tragedie per uso della Scena*. La *Semiramide* est la troisième au second Volume. L'Auteur la fit imprimer de son vivant à Bergame en 1593, in 4to. Le Marquis Maffei de Verone, assés connu par plusieurs ouvrages, et par sa *Méropé*, loue beaucoup cette Tragédie de Manfredi, où l'on trouve de très-beaux vers, et plusieurs passages fort pathétiques. Dans mon particulier, je l'ai trouvée un peu ennuyante, à cause qu'elle est chargée de plusieurs discours un peu trop longs.

rieure de beaucoup à l'Hamlet ? Je voudrois bien pour son honneur, qu'il eut aussi gardé le silence à l'égard du Spectre Danois, et qu'entr'autres choses il n'eut point taché de l'avilir dans ses Mélanges Littéraires en traduisant une partie de l'entretien des deux Soldats d'un style plat et badin, puisque cet entretien est simple et sérieux dans l'Original de Shakespeare.

Dans ses discussions sur cet entretien, Monsieur De Voltaire donne le titre de *Docteur* au Soldat qui parle au Spectre, et je devine que la belle idée de le titrer si honorablement lui vint à l'esprit en lisant ce que l'autre Soldat lui dit, *Thou art a scholar, speak to it.* Ces paroles ne veulent pourtant dire autre chose, si non, *Parle-lui, toi qui as étudié.* Monsieur De Voltaire, à ce que j'imagine, trouva dans le Dictionnaire de Boyer, que le mot Anglois *Scholar* signifie *Savant, Homme de lettres.* “ Les Docteurs, a-t-il dit, sont
 “ quelquefois *savans et hommes de lettres* ;
 “ ainsi, quoiqu'il se trouve des Soldats
 “ qui

“ qui ont quelque sorte de littérature,
 “ n’allons point traduire, *parle-lui, toi qui*
 “ *es homme de lettres, toi qui fais plus que*
 “ *moi*; mais traduisons, *parle-lui, Doc-*
 “ *teur*, ou faisons accroire au lecteur que
 “ c’est là le sens de la chose. Cela fera
 “ rire, et quiconque fait faire rire, a
 “ presque toujours raison :” Mais est-on
 bien honnête quant on fait de ces petites
 supercheries aux Auteurs que nous tra-
 duisons en vue d’en donner une juste idée
 aux Gens ?

N’entrons pourtant point dans ces pe-
 tits détails, et ne faisons point le cata-
 logue des innombrables infidélités de cette
 méprisable espèce, dont Monsieur De Vol-
 taire a été coupable envers Shakespeare,
 grace en partie à son ignorance, et en
 partie à sa malice. Ce seroit un ennui
 trop long pour ceux qui n’entendent point
 l’Anglois. C’est assés de les assurer, que
 le Discours du Soldat au Spectre, si ridi-
 cule dans la Traduction de Monsieur De
 Voltaire, fait frissonner dans l’Original.

C’est

C'est affés de leur dire, que le monologue d'Hamlet réfléchissant au mariage précipité et incestueux de la Reine sa Mère avec son Oncle, n'est pas du tout bouffon dans Shakespeare, mais très-simple et très-pathétique, quoiqu'il ne soit qu'une bouffonnerie pitoyable dans la prétendue traduction de Monsieur De Voltaire. C'est affés de leur dire——Quoi ? Que Monsieur De Voltaire n'entend l'Anglois qu'autant qu'on peut l'entendre à l'aide d'un Dictionnaire, et que presque tout ce qu'il a dit de Shakespeare n'est qu'insolence, que malignité, que brutalité, et que sottise.

C H A P.

CHAPITRE SEPTIEME.

QUAND vous implorates (a) le secours de l'Académie de la Crusca contre le Sieur Tourneur, je présume, Monsieur De Voltaire, que vous n'y entendites d'autre finesse, que de faire ressouvenir Messieurs de l'Académie Française comme quoi vous avez l'honneur d'être aussi Membre de cet autre auguste Corps ; ce qui implique, que votre connoissance dans la Langue Italienne est tout aussi profonde que votre savoir dans la Française.

Je n'entrerais point ici à faire l'énumération des divers et louables motifs qui ont fait resoudre cette Académie, jadis si célèbre et si utile à l'Italie, à vous admettre parmi ses membres sous le nom du *Ma-*

(a) Voyez sa Lettre à Messieurs de l'Académie Française, dans la quelle les Académiciens de la Crusca sont tirés comme par les cheveux.

linfarinato. Il suffit d'informer mes Lecteurs, qu'ayant été (il ne me souvient plus dans quelle année) très-sagement déterminé par ces Académiciens, à la pluralité des voix, “ *de reformer leur Langue* “ *devenue beaucoup trop caduque, et de n’é-* “ *crire désormais qu’un Italien abondamment* “ *lardé de Gallicismes*, ils crurent ne pouvoir mieux faire que de s’affocier (a) un Ecrivain tel que Monsieur De Voltaire, étant bien surs, que dans ses nombreux Tomes ils auroient trouvé sans prendre beaucoup de peine des millions et des milliards de ces Gallicismes, dont plusieurs d’entr’eux sont devenus fort friands depuis environ une trentaine d’années, comme en font foi les Ecrits de ceux, qui sont aujourd’hui le plus en vogue dans la Ville et Territoire de Florence.

(a) L’Histoire dit, que quelques-uns d’entre les vieux Membres s’opposèrent à cette Election : mais les escadrons le plus nombreux sont toujours ceux qui gagnent les batailles.

Des

Des gens bien résolus dans le grand et louable dessein de fabriquer un nouveau langage, et de faire oublier à leur Patrie les anciens Barbons ; c'est-à-dire, *Dante, Pétrarque, Boccace, Laurent de Medicis, Politien, Pulci, Machiavel, Guichardin, Berni, Firenzuola, Michelange le Jeune, Bellini, &c.* de même que leurs sots Disciples *Arioste, Caro, Tasse*, et plusieurs autres ; des Gens bien résolus, dis-je, de faire oublier ces Barbons-là, ne pouvoient assurément s'y mieux prendre, que d'admettre Monsieur De Voltaire dans leur Corps ; d'autant plus qu'il leur envoya (a) une *Dissertation sur quelque point d'Histoire Naturelle* fort jolie, à ce qu'on en dit dans le tems, et très-bien bigarrée de Toscan et de François.

Voilà un des principaux motifs, qui procurèrent l'honneur en question à Mon-

(a) C'est Monsieur De Voltaire lui-même, qui, quelque part dans ses Ouvrages, nous a informé de cela. Mais la pauvre *Dissertation* est perdue. Quel dommage !

sieur

seigneur De Voltaire. Sa modestie a toujours soigneusement caché au Public les bonnes raisons de son Election à ce poste éminent, parce qu'il n'a jamais trop chéri les louanges : mais enfin, quoique je ne puisse convenir avec lui que Shakespeare soit un Gille de Village, j'aime à déterrer les Anecdotes qui lui font honneur, et à mettre dans tout leur jour les justes raisons qui l'ont fait élever au grand poste dont il jouit.

Mais laissons en paix pour le présent ces bons Académiciens *de la (a) Crusca* d'aujourd'hui, que je voudrois bien pouvoir appeller Les Académiciens *de la Farina*, comme j'ai toujours appelé leurs Dévanciers : *Non ragionar di lor ; ma guarda, e passa.* Ecrivons plutôt encore un Chapitre ou deux pour vous prouver, Monsieur De Voltaire, que si vous êtes à bien des lieues avant que vous atteigniez à la Langue Angloise, vous n'avez guère

(a) *Crusca* signifie *Sen* en François, et *Bran* en Anglois.

employé de tems pour apprendre l'Italienne, quoique vous foyez Académicien de la Crusca, et quoique, selon vôtre louable coûtume, vous en parliez toujours, de même que des Livres en icelle écrits, avec une pétulance, qui à grand'peine feroit bien à un Grand Duc de Toscane.

Dans vôtre *Essai sur la Poësie Epique de toutes les Nations*, imprimé en deux Langues, vous avez dit à l'article du Tasse, qu'*Ubaldo et son Compagnon sont transportés aux Isles Canaries dans un petit bateau par une Vieille*. Oui : Vous avez-dit (a) *Vieille*
en

(a) Voici la Description que le Tasse a fait de cette *Vieille Femme* au commencement du quinzième Chant.

Vider piccola Nave, e in poppa quella
Che guidar li dovea, fatal Donzella.

Crinita fronte ella dimostra, e ciglia
Cortesi, favorevoli, tranquille,
E nel sembiante agli Angioli somiglia,
Tanta luce ivi par ch'arda e sfaville:
La sua gonna or azzurra ed or vermiglia
Diresti, e si colora in guise mille,

Si

en François, et vôtre Traducteur Anglois a dit *Old Woman*, qui signifie *Vieille-Femme*. Fi-donc, Monsieur l'Académicien de la Crusca ! Lisez un bon Dictionnaire à la main les dixhuit vers, par les quels le Tasse a décrit cette Femme, et vous la verrez tout-à-coup métamorphosée en une Démoniselle pour le moins aussi jolie, et aussi galamment habillée, que la Gabrielle de vôtre Henriade, Personnage très-peu poétique, et par conséquent très-peu intéressant, pour vous le dire chemin faisant. Comment me persuaderez-vous, à propos de cette prétendue *Vieille*, que vous avez lu plusieurs fois *la Jérusalem Délivrée*,

Sì ch'Uom sempre diversa sè a la vede
Quantunque volte a riguardarla riede.

Così piuma talor, che di gentile
Amorosa Colomba il collo tinge,
Mai non si scorge a se stessa simile,
Ma in diversi colori al Sol si tinge:
Or d'accesi rubin sembra un monile,
Or di verdi smeraldi il lume finge,
Or insieme li mesce, e varia e vaga
In cento modi i riguardanti appaga.

VOUS

vous qui ne vous êtes point aperçu de votre grosse bevue dans le long cours de cinquante années bien complètes ? Peut-on avoir l'effronterie de louer ou de blâmer le Tasse, quand on ne l'a pas même assez lu pour pouvoir distinguer s'il est question d'une jeune ou d'une vieille dans une longue description d'une Femme ?

Dans vos *Notes* au Discours que vous fîtes à l'Académie Française lorsqu'on vous y reçut Membre, vous avez traduit ce peu de Latin, *De ipsius negotio ei loquebatur*, par ces mots Italiens, *Con ello parlava dell'affare di lui*. Qui Diable a été votre Maître de langue ? Il falloit dire, *Parlavagli del suo negozio, dell'affare suo, de' fatti suoi, delle sue faccende*.

Votre Tragédie du *Fanatisme* est précédée de deux petites Lettres Italiennes, que vous écrivîtes au Pape Lambertini. Je les crois de votre façon, parce que chaque phrase n'est qu'un Gallicisme mal traduit. Il me seroit un peu difficile de faire sentir cela à ceux qui ne sont pas bien au fait

de l'Italien et du François à la fois. Il faut cependant vous dire, que la phrase de *prendere l'ardire*, par la quelle vous débutez, n'est point employée chès-nous que par des ignorans francisés. Comme Membre de l'Académie de la Crusca, vous devez avoir son *Vocabolario* parmi vos livres. Consultez-le au mot de *Prendere*. Vous trouverez que nous faisons usage de ce verbe en vingt-et-deux manières différentes, dont les Compilateurs ont donné cinquante exemples, tous tirés de nos bons Auteurs. Je dis cinquante ni plus ni moins, car je les ai comptés dans l'édition de Naples, faite en 1746. Pas un d'entre les cinquante, ni pas une des vingt-et-deux définitions, garantit votre phrase de *prendere l'ardire*, qui n'est qu'une chetive traduction verbale de votre bonne phrase Françoisise *prendre la hardiesse*. Voyez ce que sont les langues ! On dit en Anglois, *I take the liberty*, tout comme on diroit en François, *Je prends la liberté* ; mais on ne fauroit dire en Anglois, *I take the*

the daringness, comme on dit en François *Je prends la hardiesse*. En Italien on ne sauroit faire usage de l'une ou de l'autre de ces deux phrases. Le génie de nôtre langue s'y refuse. Nous disons bien *prendere ardire* sans l'article; mais cela signifie *s'animer, se faire courage*. Le verbe *Prendere*, comme vous devez sentir, a dans ce cas un sens neutre, et non pas un sens actif. Au lieu donc de dire au Pape, *Vostra Santità perdonerà l'ardire che prende uno de' minimi Fedeli*, &c. il vous falloit dire, *Vostra Santità perdonerà se uno de' minimi Fedeli ardisce*, &c.

Je suis entré dans tout ce verbiage grammatique pour vous faire sentir la difficulté de bien dire même les choses les plus simples et les plus communes dans les langues qui nous sont étrangères. Vous ne voudriez pas adopter dans vôtre langue la moindre phrase de la langue Italienne, ou de telle autre langue que ce soit, sachant comme vous savez, que rien n'enlaidit tant les langues que les phrases

K-2 exotiques.

exotiques. Prenez donc patience si je me moque un peu de vous, Monsieur le *Malinfarinato*, quand vous venez follement franciser la mienne. Il faut, s'il est possible, vous faire sentir, qu'il ne vous appartient aucunement de juger de nos Auteurs avec cette arrogance ridicule qui vous est si familière. Avant donc de louer, ou de blamer nos Auteurs, apprenez l'Italien, vous dis-je, et faites au moins en sorte de pouvoir écrire une courte lettre sans être obligé de vous traduire verbalement à l'aide du Dictionnaire d'Antonini.

N'allez cependant pas retorquer sur moi, Monsieur De Voltaire, en venant me dire que mon présent barbouillage est tout farci d'Italianismes, ou d'Anglicismes. Je le crois sans que vous vous donniez la peine de m'en convaincre. Je n'ai jamais rien imprimé de ma façon en votre langue, et je me serois bien gardé de vous parler François, si quelque habile Anglois eut voulu prendre la peine de vous confuter
sur

sur l'article de Shakespeare dans la seule langue que vous entendez. En écrivant cette pauvre Apologie de ce Poëte, j^e ne cherche pas à me donner pour un Maître passé dans vôtre langue, quoique, à vrai dire, je l'aye beaucoup étudiée. Mais voyant que tout le monde dort, et qu'on vous laisse dire sans jamais vous contredire, je me suis fait courage à démasquer un Imposteur insolent, qui depuis un demi-siècle à cherché de faire accroire à toute l'Europe qu'il est très-savant en Anglois et en Italien, quoiqu'il ne sache goutte ni de l'un ni de l'autre. Si j'avois exécuté ma tâche en Anglois, ou en Italien, ce n'auroit pas été le moyen de vous convaincre d'imposture aux yeux de vos Compatriotes, dont la plupart n'entendent rien à ces deux langues. Voila ce qui m'a fait résoudre à vous confuter en François, bon ou mauvais n'importe, pourvu qu'on m'entende. Revenons à présent sur nos pas.

Vous avez du faire bien rire le bon Pape Lambertini en lui disant gravement, que votre Tragédie du Fanatisme est une Satire des erreurs d'un faux Prophete ! *Una Satira degli errori d'un falso profeta !* La drole de Satire contre les Turcs qu'une Tragédie Françoisse ! Elle doit avoir bien fait enrager les Janissaires ! En verité la Chrétienté vous doit des rémercimens de ce que vous avez ainsi culbuté l'Alcoran, malgré la moustache grise du Grand Moufti ! Mais, Satire, ou non Satire, n'écrivez jamais plus à l'avenir, comme vous avez fait dans vos deux courtes Lettres au Pape, *profundo, summo, espresso, bella letteratura, ricordarsi del suo Virgilio, &c.* Ecrivez, s'il vous plait, *profondo, sommo, espresso, letteratura* sans l'adjectif, *ricordarsi di Virgilio, &c.* Gardez-vous surtout de dire *baccio*, comme vous avez fait deux fois, lorsque vous voudrez dire *je baise*. Dites *bacio* ; car *baccio* veut dire *barthelemi*, qui est un nom de batême, comme vous savez. En voila suffisamment sur
le

le compte de vos deux pitoyables lettres au Pape Lambertini.

Le soi-disant Avocat Goldoni, qui, prenant les choses à la rigueur, n'est pas plus Avocat que vous êtes Académicien de la Crusca, a publié dans une de ses Préfaces une autre petite Lettre Italienne de votre manufacture à lui adressée. Dieux, la sotte composition, quoiqu'elle ne contienne que huit à dix lignes! Après lui avoir donné par manière de titre les appellatifs pleins d'affectation de Peintre et Fils de la Nature, *Pittore e Figlio della Natura*, lui qui n'en est que le Barbouilleur et le Bâtard, considéré en sa qualité d'Auteur, vous lui dites que vous l'aimez dès le tems que vous le lisez : *vi amo dal tempo ch'io vi leggo*. Sachez que cela ne va pas, et qu'en Italien on ne lit pas plus un homme qu'un cheval. En Italien on ne lit que les Ouvrages bons ou mauvais qu'un homme a écrit, et non l'Ecrivain lui-même. Nous ne disons pas non plus d'un homme, qu'il *invente avec l'imagination*,

gination, et qu'il écrit avec l'entendement :
*un Uomo che inventa colla fantasia, e scrive
 col senno.* Ces deux phrases ne sont Ita-
 liennes, ni Françoises : ce ne sont que
 deux barbarismes. Pour parler à nôtre
 mode, de même qu'à la vôtre, vous auriez
 du dire, *un Uomo che hà della fantasia, e
 che scrive assennatamente ; Un Uomo d'in-
 gegno inventivo, e che scrive con giudizio, con
 garbo, saviamente,* ou autre chose semblable.
 C'étoit-là vôtre pensée, je le fais bien ;
 mais vous n'avez pas su l'exprimer. Vous
 voulez que Goldoni invente *avec* l'imagi-
 nation. Invente-t-on par le moyen de
 quelqu'autre faculté aussi ? Vous le faites
 écrire *avec* le jugement. C'est ce qu'il
 n'a point fait. Il n'a écrit qu'*avec* une
 plume trempée dans l'encre. Le juge-
 ment auroit du la diriger, cela est vrai ;
 mais c'est ce que malheureusement n'a ja-
 mais été le cas, je vous en assure.

Vous avez aussi dit à Goldoni dans cette
 même Lettre, que son amitié vous en-
 chante : *la vostra amicizia m'incanta.* Voila
 encore

encore un Gallicisme ; c'est-à-dire, un barbarisme selon nous. Quoi qu'en France on soit à tout instant *enchanté de quelque amitié, de quelque connoissance, de quelque personne, de quelque ouvrage*, sachez qu'en Italie rien n'est enchanté que par les Enchanteurs, et que rien n'enchanté que les Enchanteresses, dont nous avons grand nombre, malgré l'Inquisition qui défend aux gens de faire ce métier : témoin l'Arioste, qui dit au chant huitième :

*Oh quante sono Incantatrici, oh quanti
Incantator fra noi che non si fanno !*

Tout le petit Billet-doux à Monsieur l'Avocat est dans ce gout. Il n'y a là ni langue, ni grammaire, ni sens commun. C'est ce qui arrive au gens qui veulent faire les braves dans des langues qui leur sont étrangères, sans s'être au préalable donné la peine de les étudier.

Vous avez voulu prouver dernièrement, que les (a) Lettres imprimées sous le nom

(a) Voyez les *Lettres* de Monsieur De Voltaire imprimées à la suite de son *Commentaire Historique*, à Basle, chès les Héritiers de Paul Duker, 1776.

du

du Pape Ganganelli ne sont point de ce Pape. Vous avez dit à ce sujet plusieurs bonnes raisons, j'en conviens : mais, faute de savoir l'Italien, vous en avez oublié une qui les vaut toutes. Il falloit dire, que *l'Italien dont ces Lettres sont parsemées, est évidemment et péniblement traduit du François à l'aide de quelque mauvais Dictionnaire, par ce gueux qui a pris le nom de Caraccioli, qui a fait ainsi semblant de savoir l'Italien pour mieux colorer son imposture, dont trop de monde a été bonnement la dupe.* Voilà ce que je dis moi qui entends ma langue. Mais le moyen que vous en eussiez dit autant, vous qui êtes tout aussi imposteur en fait de langues, que l'Imposteur de Tours, et d'avantage ?

Repondant au sots propos d'un certain Diodati, Pédant très frigide, vous avez dit, qu'on (a) *fait plus facilement cent bon vers en Italien, qu'on n'en peut faire dix en François.*

(a) Voyez encore Les Lettres à la suite du Commentaire imprimé à Basse.

Qui

Qui vous a dit cela, Monsieur De Voltaire ? Je parie que ce fut cet Algarotti de fade mémoire, de qui vous apprîtes à mépriser Dante. Apprenez de moi, qu'Algarotti faisoit des vers blancs comme une fileuse fait du fil sans s'arrêter. Il en faisoit cent ou deux ces dans le tems que vous en feriez dix ou douze. Mais dix ou douze de vos vers, n'en déplaise à votre modestie, valent dix mille fois plus que dix mille vers d'Algarotti, qui n'entendoit rien ni à la Poësie, ni à la Prose. Il fit jadis imprimer à Venise un certain nombre de ses Epîtres avec d'autres Epîtres de l'Abbé Frugoni, et du Jesuite Bettinelli. Tout cela fut intitulé (a) *Vers blancs de trois Illustres Poëtes*. Ces maudits Vers blancs étoient escortés d'une sottise Préface barbouillée par une sottise Excellence Vénitienne, qu'on appelle *Andrea Cornaro*. Jamais la Poësie et le Bon Sens ne furent si mâtinés que par ces

(a) Je ne me souviens pas bien du Titre de ce Livre ; mais je me souviens que c'est là le sens.

du Pape Ganganelli ne sont point de ce Pape. Vous avez dit à ce sujet plusieurs bonnes raisons, j'en conviens : mais, faute de favoir l'Italien, vous en avez oublié une qui les vaut toutes. Il falloit dire, que *l'Italien dont ces Lettres sont parsemées, est évidemment et péniblement traduit du François à l'aide de quelque mauvais Dictionnaire, par ce gueux qui a pris le nom de Caraccioli, qui a fait ainsi semblant de savoir l'Italien pour mieux colorer son imposture, dont trop de monde a été bonnement la dupe.* Voila ce que je dis moi qui entends ma langue. Mais le moyen que vous en eussiez dit autant, vous qui êtes tout aussi imposteur en fait de langues, que l'Imposteur de Tours, et d'avantage ?

Repondant au sots propos d'un certain Diodati, Pédant très frigide, vous avez dit, qu'on (a) *fait plus facilement cent bon vers en Italien, qu'on n'en peut faire dix en François.*

(a) Voyez encore Les Lettres à la suite du Commentaire imprimé à Basse.

Qui

Qui vous a dit cela, Monsieur De Voltaire ? Je parie que ce fut cet Algarotti de fade mémoire, de qui vous apprîtes à mépriser Dante. Apprenez de moi, qu'Algarotti faisoit des vers blancs comme une fileuse fait du fil sans s'arrêter. Il en faisoit cent ou deux ces dans le tems que vous en feriez dix ou douze. Mais dix ou douze de vos vers, n'en déplaîse à vôtre modestie, valent dix mille fois plus que dix mille vers d'Algarotti, qui n'entendoit rien ni à la Poësie, ni à la Prose. Il fit jadis imprimer à Venise un certain nombre de ses Epîtres avec d'autres Epîtres de l'Abbé Frugoni, et du Jesuite Bettinelli. Tout cela fut intitulé (a) *Vers blancs de trois Illustres Poëtes*. Ces maudits Vers blancs étoient escortés d'une sotte Préface barbouillée par une sotte Excellence Vénitienne, qu'on appelle *Andrea Cornaro*. Jamais la Poësie et le Bon Sens ne furent si mâtinés que par ces

(a) Je ne me souviens pas bien du Titre de ce Livre ; mais je me souviens que c'est là le sens.

quatre Illustres. La Prose d'Algarotti, de même que sa Poësie, est un baragouin paîtri à la diable de Venitien mal Toscanisé, et de François mal entendu, avec par-ci par-là quelques mots et quelques phrases d'invention. Il méprisoit Dante, qu'il n'entendoit guère plus que vous entendez Confucius, dont vous avez fait tant de fois l'éloge. Les beaux Chef-d'Oeuvres que son *Newtonianisme pour les Dames*, tiré avec les dents de vos Lettres sur Newton, et son très-maudit *Congrès de Cithère* ! Il écrivit aussi je ne fais combien de petits Volumes sur la Peinture, aidé par un Peintre-Architecte de ses Amis, qui entendoit fort bien la théorie de ses deux métiers. J'ai oublié son nom. La matière des petits Volumes, à ce que des Peintres m'ont dit, est passablement bonne ; mais la langue et le style en sont exécrables du dernier exécration. A l'égard de son caractère personnel, jamais le monde n'a vu de plus suffisant Freluquet, d'Adonis plus doucereux. Son style sentoit

toit le Freluquet et l'Adonis manqué, de même que sa personne. Vous qui l'avez connu fort intimement, vous devez savoir qu'on auroit pu dire de lui ce qu'un vieux Major Savoyard dit jadis d'un certain Monsieur de son Païs, lorsqu'on lui manda de Rome la nouvelle qu'il avoit été canonisé : *Il étoit un peu fripon au piquet : du reste c'étoit un fort bon homme.*

Mais à propos de ce Dante, que l'ignorant Algarotti méprisoit si fort, vous nous assurez, que (a) *les Italiens ne le lisent plus.* Savez-vous que cela est dit avec un petit peu plus d'impudence que de vérité ? Que font donc les Italiens de ces Editions au delà de la douzaine qu'ils en ont fait depuis le commencement de ce siècle ? En voici une parmi mes Livres, faite *in Venezia* 1772, *presso Giambattista Pasquali*, en trois Volumes de poche pour nôtre commodité. Croyez-vous que ce Pasquali

(a) Voyez encore les Lettres de Monsieur De Voltaire imprimées à la suite de son Commentaire Historique.

auroit

auroit voulu la faire s'il n'eut pas été sur d'avance d'en vendre les exemplaires ? Vous le croyez bien bête, vous qui ne le connoissez pas ; mais moi qui le connois, je puis vous dire que c'est un fin merle, de même que cet autre Imprimeur de Venise appelé *Antonio Zatta*, qui, quoiqu'il ne sache pas seulement signer son nom, a pourtant assez entendu ses intérêts pour nous donner, en 1752, une autre Edition de Dante en Cinq Volumes in 4to, fort bien imprimée, et décorée de très-belles estampes. Hélas, Monsieur De Voltaire ! Parlez-moi de Corneille, parlez-moi de Racine ! Je vous en aurai grande obligation, parce que vous m'instruirez, ou me divertirez pour le moins. Mais ne vous éloignez pas un pas de chès-vous, et ne vous frottez jamais plus à Dante, ni au Pulci, ni à l'Arioste, ni au Tasse, ni à aucun autre Auteur Italien, je vous en supplie pour l'amour de vous même ! Il est si aisé de découvrir les Impositeurs quand il veulent se mêler de ce qu'ils

qu'ils n'entendent point ! Savez-vous que vous extravaguez, même aux endroits où vous louez ces Auteurs-là ? A l'égard de ce (a) morceau de Dante, que vous avez prétendu traduire, savez-vous qu'il est très-beau dans l'Original, et que votre prétendue traduction n'est qu'un libelle moitié ridicule et moitié infame contre la mémoire de ce grand homme ? Libelle qui mérite d'être brûlé sur la cime du Parnasse par la main du Bourreau des Muses ? Si vous entendiez l'Italien, Poète comme vous êtes, vous seriez enthousiasmé de Dante tout comme moi, et comme tant d'autres de mes Compatriotes l'ont été depuis plus de quatre cens ans.

Outre Algarotti, Frugoni, et Bettinelli, nous avons encore en Italie bien des Messieurs capables de faire des centaines de vers blancs et des vers rimés en moins de tems que vous et moi n'en ferions dix. Mais il n'est pas nécessaire de vous dire,

(a) Voyez les Mélanges de Littérature de Monsieur De Voltaire.

que

que des insectes bientôt nés, sont bientôt morts. Ces innombrables Membres de toutes nos Académies municipales, et surtout nos (a) *Pasteurs de l'Arcadie de Rome*, c'est la peste que leur facilité à faire des vers ! Vous souvenez-vous de la Dame Flamande qui accoucha d'un coup de trois-cent-soixante-cinq enfans ? Ces Gens-là sont tous des Dames Flamandes. Mais permettez-moi de vous dire, que si l'Arioste leur eut ressemblé, jamais vous n'auriez entendu son nom. Sachez que l'Arioste corrigeoit ses vers incessamment, et sachez que pour rendre parfaite la première Stance de son Poëme il employa plus de tems, que vous n'en employates à

(a) Il y a à Rome une nombreuse Société d'hommes et de femmes, soi-disans Poëtes, qui s'est donné le nom d'*Arcadie*, et dont tous les Membres s'appellent *Pasteurs*. Dans plusieurs Villes et Villages d'Italie il y a aussi d'autres petites Sociétés pseudo-poétiques, qui s'intitulent *Colonies d'Arcadie*. On paye un écu de six francs pour être reçu Pasteur dans l'*Arcadie de Rome*. Qui voudroit ne pas être Poëte quand il en coute si peu ?

composer

composer *La Pucelle*, Je ne vous exagère pas. Si vous connoissiez les trois premières éditions de son *Orlando Furioso*, et si vous aviez lu ce que *Giambattista Pigna* et (a) *Girolamo Ruscelli* ont écrit touchant l'Arioste, vous verriez que je vous dis vrai.

J'ai vu des Manuscrits de nôtre *Francesco Berni*, qui a refait l'*Orlando Innamorato* du *Bojardo*, et l'a mis en meilleur langage. Dans ce Poëme ainsi refait, il y a des Stances plus admirables que je ne saurois vous dire. Les mots et les rimes

(a) *Girolamo Ruscelli*, qui a vu tous les manuscrits laissés par l'Arioste, dit en parlant de ceux qui regardent l'*Orlando Furioso*: *E vi erano delle Stanze e de' Versi cassati e postillati per sopra, e ne' margini; e altre delle più nette, che doveano essere state rescritte più d'una volta. C'est à dire: Il y avoit (dans ces manuscrits) des vers et des Stances effacées et apostillées en haut des pages, et aux marges; et d'autres plus nettes, qui apparemment avoient été copiées et recopiées plusieurs fois. Voyez l'Edition de l'*Orlando Furioso*, faite à Venise en 1558, par Vincenzo Valgrifio, au Discours de Ruscelli intitulé *Mutazioni e Miglioramenti*.*

L

y pa-

y paroissent faites tout exprès pour les pensées. Mais ce sont justement les Stances plus aisées et plus élégantes, que Berni lima le plus, comme de raison. Ce *Rifacimento* doit lui avoir coûté une peine inconcevable, si l'on considère qu'il se piqua de conserver un très-grand nombre de très-beaux vers épars dans l'Ouvrage de Bojardo, et de rendre toute la justice possible à chacune de ses pensées.

Vous dites quelque part dans vos Mélanges de Littérature, que le Poème de l'Arioste est une Continuation du Poème de Bojardo. Celui qui vous a donné cette information ne vous a point trompé : mais il vous a trompé quand il vous a dit, que Bojardo ne fit que continuer le Poème bizarrement intitulé, *Il Morgante Maggiore* de *Luigi Pulci*. Cela n'est pas vrai. Quoi qu'on trouve plusieurs Héros de même nom dans les deux Ouvrages, l'un n'est pas plus une Continuation de l'autre, que votre Henriade est une Continuation de votre Candide : Vous sauriez cela, si
vous

vous aviez lu ces Poèmes, comme vous prétendez avoir fait. Bojardo a en quelque façon continué un très-ancien Poème, qui est a présent fort rare, et connu de très-peu de personnes, intitulé *Aspramonte, in cui si contiene la Guerra del Rè Guarnieri et Agolante contra Roma et Carlo Magno*. Ce Poème est écrit dans un mauvais langage entremêlé de Toscan et d'autres Dialectes Italiens ; ce que me fait croire qu'il est plus ancien que le Poème de Dante, puisque un peu avant Dante les Italiens n'avoient point adopté le Dialecte de la Toscane pour le meilleur de tous, et chaque Ecrivain se formoit une langue à sa fantaisie. Je ne crois pas que personne sache aujourd'hui le nom de l'Auteur de ce Poème d'*Aspramonte*. J'en ai une Edition de Venise, faite en 1615. Il me fallut chercher bien des années avant que de la trouver. Quoiqu'elle soit très-fautive, je la garde comme une chose précieuse, parce que je considère ce Poème comme la véritable source de nôtre Mythologie

logie Epique, et si j'étois plus jeune, je serois tenté de faire de l'Aspramonte ce que Berni fit de l'Orlando Innamorato. Il en vaudroit la peine. Le Pere *Xaverio Quadrio* fait mention de cet ancien Poëme dans son Histoire de la Poësie et des Poëtes Italiens, imprimés chès l'Agnelli de Milan, en 7 Vol. in 4to. Mais je ne me souviens plus de ce qu'il en a dit, et je n'ai point son Ouvrage parmi mes Livres. Il faut que cet Aspramonte fut généralement lu en Italie du tems du Bojardo, puisque Bojardo y fait allusion, tout comme l'Arioste dans un endroit ou deux. On ne le lit plus du tout aujourd'hui. Les deux Orlando nous l'on fait oublier depuis long-tems.

C'est-là la véritable et l'unique source da nos deux *Orlando*, et non pas le *Morgante*, comme vous avez dit à tâton, ou comme on vous a fait accroire. En verité, Monsieur De Voltaire, vous êtes tout-à-fait à jeun en fait de littérature Italienne. Vous n'en savez absolument rien, quoi
que

que vous fassiez semblant d'être un grand Italianiste, et que vous appelliez la Langue Italienne votre Maîtresse. Répondez-moi d'un ton chagrin, que vous ne vous en êtes jamais soucié : que vous la méprisez. Mais pourquoi vous êtes-vous mêlé d'en jaser à tort et à travers ? Que ne vous êtes-vous tenu toujours coi dans votre coquille François, sans venir arrogamment chercher noise à nos Auteurs, que vous n'avez jamais su lire ?

Au reste, c'est une perte irréparable pour l'Italie, que l'Arioste et le Berni ne vécurent pas assez longtems pour perfectionner les deux Orlando du côté de la Versification, eux qui l'entendoient si bien ! Tous deux ont encore des vers défectueux en quantité : mais ceux qu'ils ont eu le tems de polir sont si beaux, qu'ils font aisément souffrir tous ceux qui ne sont que médiocres ou mauvais. D'ailleurs les Connoisseurs supérieurs sont rares en Italie comme partout ailleurs.

Nous avons aussi des vers du célèbre Pétrarque imprimés de mon tems d'après ses manuscrits avec les changemens et les ratures qu'il y fit. C'est-là qu'on voit ce qui lui en coûtoit pour rendre sa Poësie Italienne harmonieuse. Cette Poësie ne renferme guères de grandes choses. Ce ne sont que des petites pensées d'amour pour la plus-part, des petits sentimens, des petites images. Mais le langage pur et les beaux vers la rendent plus agréable aux gens de gout, que celle de bien d'Auteurs plus remplie de bonnes choses que n'est pas la sienne. J'ai maintes fois imaginé, que, si les Ouvrages de la fameuse Sappho étoient venus jusqu'à nous en plus grand nombre qu'ils n'ont fait, nos Littérateurs les auroient mis des milliers de fois en parallèle avec ceux de Pétrarque. Jamais Poète n'a eu tant d'Imitateurs que lui : mais qu'est-ce qu'un Imitateur !

A l'égard de ces Stances que nous appelons *Ottave*, dont nos Poètes Epiques se

se font servi, il n'est pas possible de dire la force d'esprit qu'il faut avoir pour amener rondement, et sans qu'il y paroisse, les deux troisièmes rimes ; c'est à dire le cinquième et le sixième vers. Si vous pouviez concevoir la difficulté de dire ce qu'on veut dire, ni plus, ni moins, dans cette sorte de stances, vous ne parleriez plus de la difficulté de faire des bons vers François. Il faut une peine infinie pour s'arrêter sur les petits repos qui doivent être placés à la fin du second, du quatrième, et du sixième vers, afin de ne pas fatiguer l'haleine et dégouter l'oreille du lecteur avant son arrivée au plein repos du dernier vers de la stance. Un de ces repos manqué, ou méplacé, gâte tout. On ne sauroit plus la chanter ; et quand cette sorte de stances n'est point chantable, elle ne vaut plus rien, que la pensée soit belle tant qu'on voudra : car il faut que vous sachiez, que la verbe *chanter*, dont les Poètes épiques font usage en leurs exordes, se prend en Italie à la lettre, et non pas

dans un sens figuratif, comme chès vous, ou chès les Anglois. Vous autres ne chantez point vos Poèmes Epiques, comme on chante chès nous ceux de l'Arioste et du Tasse, comme Pulci chantoit le sien à la table de Laurent de Medicis, et comme on chanteroit tous les autres, s'il en valoit la peine.

Il est vrai comme vous dites, que nôtre langue ne manque pas de rimes ; mais que nous en ayons plus que vous, c'est de quoi vous n'êtes point en état de décider. Nous ne pouvons guère rimer des verbes au singulier et au pluriel, au present, au préterit, au futur, à l'indicatif, au subjonctif, et à l'infinitif, ni des participes au masculin et au féminin, comme vous faites. Ce sont là des minières de rimes que vous avez, pas moins inépuisables que celles de charbon au Nord de l'Angleterre. Il nous faut aller bride en main quand nous voulons rimer des verbes et des participes. Vous rimez aussi des substantifs en *esse* et en *eur* aux singulier et
au

au pluriel sans y faire de façon. Vous rimez une infinité d'adjectifs masculins et féminins aux deux noms, en *é*, en *ent*, en *ant*, en *ique*, en *able*, en *ible*, en *eux*. On trouve une multitude d'exemples de ces rimes dans votre *Henriade*, tout comme chès Corneille, chès Racine, et chès tous vos autres Poètes ; et cela fait fort bien dans votre langue. Dans la nôtre des rimes équivalentes à celles-là feroient mal au cœur, parce qu'elles sont trop aisées à trouver : ainsi chès nous elles sont soigneusement évitées, si ce n'est par des pitoyables rimeurs. Ceux d'entre nous qui entendent le métier, et qui savent donner du plaisir par le mécanisme de la versification, choisissent non seulement les mots les plus sonores et les rimes les moins communes, mais encore les mots les plus éloignés dans leur manière de signifier. Le reste on le laisse aux *Improvisatori*, aux quels on pardonne tout ; ou bien on l'abandonne aux *Pasteurs d'Arcadie* et à leurs *Colons*, tout comme nos Païsans abandon-

nent

ment à la volaille et aux cochons les grappes de raisin lorsqu'ils en ont tiré le moût.

C'est la grande difficulté de bien rimer, qui a tant multiplié chès nous les Faiseurs de Vers blancs, qu'Algarotti vous apprend à priser. Cependant cette sorte de vers n'est guère plus agréable en Italie, qu'elle le seroit en France, si les François donnoient jamais dans le travers de l'adopter. Rien n'est plus insipide, plus fatigant, plus ennuyant que les vers blancs. Qu'ils soient travaillés tant qu'on veut, on ne sauroit en lire une centaine de suite sans bâiller, ou sans maudire l'Auteur s'ils sont foibles. Malgré cela tout le monde en fait, parce que les Italiens, à l'exception de mes (a) Piedmontois, ont presque tous la manie des vers, et voudroient tous être Poètes, s'ils le pouvoient. Nous

(a) C'est une chose extraordinaire, que le Piedmont, Pais très-peuplé, n'a jamais produit de Poète bon ni mauvais. On a remarqué en Angletterre, qu'aucun Ecoffois n'a jamais composé de Comédie.

avons à la vérité quatre Ouvrages en vers blancs, que presque aucun d'entre nous ose trouver mauvais ; nommement *la Coltivazione dell' Alamanni*, *le Sette Giornate del Tasso*, *le Api del Rucellai*, et *l'Enéide tradotta dal Caro*. Il faut convenir, que dans ces quatre Ouvrages il y a de très-beaux vers à les considérer isolés : mais les vrais Connoisseurs en fait de Poësie les lisent peut-être une fois en leur vie d'un bout à l'autre, et voila tout. Personne ne sauroit y revenir une seconde fois. Plusieurs prétendent les avoir lu deux, et même plusieurs fois : mais je crois qu'ils mentent. Ceux même qui ont le goût gâté, ne sauroient aller si loin. Il s'en faut de beaucoup aussi, qu'on ait multiplié les Editions de ces Ouvrages comme on a multiplié ceux de Dante, du Pétrarque, de l'Arioste, et du Tasse, ou que des Commentateurs les aient illustrés. Pour une édition des *Sette Giornate* du Tasse, nous en avons au moins trente de sa *Gerusalemme Liberata*. Je ne dirai rien de

l'Italia

l'Italia du Triffino, que vous avez eu la bonté de mettre au nombre de nos Poèmes Epiques. On la lit chès nous avec la même avidité qu'on lit chès vous la Pucelle de Chapelain. En vérité celui qui vous donna connoissance de ce prétendu Poème Epique, vous a rendu un grand service !

Il est si difficile d'ailleurs de devenir Poète en écrivant dans nôtre langue, que nous aurions bien de la peine à compter *dix* personnes vraiment dignes de ce glorieux Nom, commençant par Dante, qui naquit en 1265, et finissant par Métastasio, qui est encore en vie. Dans mon particulier je n'en compte que *sept*. Vous autres François, qui perfectionnates vôtre langue deux bons siècles après nous, vous en comptez déjà un plus grand nombre que n'en comptent nos Latitudinaires les moins scrupuleux. Me direz-vous encore, comme vous avez dit au pauvre Diodati, qu'*il est plus facile de faire cent bons vers Italiens, que dix bons vers François ?* Que de jugemens

mens émanés de vôtre tribunal, qui son
fujets à appel comme d'abus !

Dans vôtre Lettre à ce même Diodati
vous vous plaignez que vôtre langue
manque de rimes quand on la compare à
la nôtre. Vous dites que pour nos *vingt*
rimes, vous n'en avez qu'une. Est-il pos-
sible que vous ayez pu dire cela après
avoir fait les vers suivans ?

*Savez-vous, gentille (a) Douairière,
Ce que dans Sully l'on faisait
Lorsqu'Eole vous conduisait
D'une si terrible manière ?
Le malin Périgni riait,
Et pour vous déjà préparait
Une épitaphe familière,
Disant qu'on vous repêcherait
Incessamment dans la rivière,
Et qu'alors il observerait*

(a) Je copie ces vers tels que je les ai trouvés
imprimés. Je crois que le premier n'est point
comme l'Auteur l'a écrit, parce qu'il a une syllable
de trop, à moins que les François ne prononcent
Dou-rière au lieu de *Douai-rière*. Je ne suis pas
assez François pour savoir à quoi m'en tenir, et je
ne connois personne dans Londres à qui demander
un éclaircissement là-dessus.

Ce

*Ce que vôtre bonheur un peu fière
 Sans ce hazard lui cacherait.
 Cependant l'Espar, la Valière,
 Guiche, Sully, tout soupirait,
 Et l'Abbé Courtain, qui pleurait
 En voyant vôtre heure dernière,
 Addressait à Dieu sa prière,
 Et pour vous tout bas murmurait
 Quelque oraison de son bréviaire
 Qu'alors contre son ordinaire
 Dévotement il fredonnait,
 Et que même il n'entendoit guère.*

Quelle profusion (a) de rimes en *ait*, et
 en *ère* ! Si vous n'en aviez des charretées,

(a) Ces vers à la Douairière ne sont encore rien.
 Il n'y a là que vingt-et-deux vers en *ait*, et en *ère*.
 Dans le *Commentaire Historique* nous avons une
 autre Pièce, également de sa façon, adressée au plus
 célèbre Sculpteur de nôtre siècle, et qui commence
 par ces vers.

*Monsieur Pigal, vôtre Statue
 Me fait mille fois trop d'honneur.*

Cette Pièce contient quarante vers, dont dix-neuf
 achèvent en *ue*, pour rimer avec *statue*, et vingt-et-
 un achèvent en *eur*, pour rimer avec *honneur*. Voilà
 une disette de rimes dans la langue Française, qui
 est bien à déplorer !

les

les jetteriez-vous ainsi à pleines mains? Nous autres Italiens il faut que nous en soyons de beaucoup plus chiches, malgré la prétendue richesse que vous faites semblant de nous envier. Nous avons un Ouvrage composé par *Ruscelli*, et augmenté par *Stigliani*, intitulé *Rimario*, qui contient presque toutes nos rimes. C'est un volume in 8vo, d'une épaisseur commune. Je ne fais si vous avez un Recueil de cette espèce dans votre Langue; mais, si vous l'avez, et qu'il soit complet, j'ose dire que c'est un gros in folio. Rien ne feroit plus mesquin en Italien, même dans le plus bas burlesque, que de rimer quatre préterits dans un Sonnet, ou trois dans une Octave. Dans la Pièce ci-dessus vous en avez rimé treize. Grands Dieux! Cela fait frémir!

Il est vrai, comme vous dites, que tous nos mots dans leur état naturel achèvent tous par une voyelle, et que la plus-part d'entr'eux ne perdent cette voyelle finale, que dans les vers. Il vous falloit pour-
tant

tant ajouter, que nous en avons des milliers, que nous appellons des *Mots tronqués*, (*Vocaboli tronchi*) dont l'accent tombe sur la dernière syllabe; *Città, libertà, verità, calamità, fè, perchè, mercè, morì, partì, inorridì, farò, dirò, apprendereò, su, giù, virtù, &c.* Il vous falloit aussi dire, que nous en avons d'autres milliers, que nous appellons des *Mots glissants*, (*vocaboli sdrucchioli*) dont l'accent tombe sur l'antipénultième syllabe : *Pérfida, rápida, solécita, terrible, fertile, pusillàtime, sàtiri, liquidi, autòmati, gòmiti, frèmito, vènnero, andàrono, &c.* Nous ne saurions employer en rime dans nos Endecasyllabes aucun de ces mots-là sans déplaire à nos lecteurs. Sanazzaro dans quelque-une de ses Eglogues Italiennes a rimé des mots glissants; mais ce fut un caprice. Des mots tronqués on s'en sert dans les Ariettes d'Opera, et dans les petites Chançons. Partout ailleurs il seroit ridicule de s'en servir, si on en excepte les Sonnets burlesques, où on les emploie quelque fois
pour

pour faire parade d'esprit, comme a fait dernièrement l'Abbé Casti à Rome. Dans un Poëme sérieux ils ne seroient pas supportables.

Je demande bien pardon au Lecteur François si je me suis trop étendu sur une partie de nôtre prosodie, qu'il ne trouvera guère intéressante : mais j'ai voulu effacer les impressions erronées qu'il peut avoir reçu de Monsieur De Voltaire sur l'article de nôtre versification, sur celui de nos vers blancs, et sur la prétendue facilité de faire des bons vers dans nôtre langue. Hélas ! Lorsqu'on veut se mêler de parler de la Poësie des Etrangers, on est trop sujet à ne dire que des pauvretés et des sottises, même après avoir employé beaucoup de tems à étudier leurs langues : témoin la *Grammaire Italienne* faite par *Messieurs de Port Royal*, qui ne vaut pas grand' chose sur la totalité, et dont la partie qui traite de nôtre Prosodie fait vraiment pitié ! Qu'attendre de Monsieur De Voltaire, qui ne s'est jamais soucié d'autre langue que

M

de

de la fiemme, et dont les jugemens sur les Auteurs étrangers sont toujours arrogamment hazardés et ridiculement faux pour la plus-part ? Il a beau crier, que Ménage et l'Abbé Reignier ont fait des vers Italiens, et donner cela pour une preuve qu'il est facile d'en faire. S'il entendoit nôtre Langue, les vers Italiens de ces deux Savans lui seroient justement une preuve du contraire.

CHAPITRE HUITIEME.

MAIS à propos, Monsieur De Voltaire, ou Monsieur l'Académicien de la Crusca, n'avez-vous pas dit, ou répété après bien d'autres François et bien d'Anglois, que la Langue Italienne est une Langue efféminée ?

Oui, sans doute, je l'ai dit, et je le dirai encore.

Mais

Mais de grace, Monsieur, quelle est votre raison ?

Ma raison ? La même qu'en a donné le sçavant Père Bouhours dans ses Entretiens, que la Langue Italienne a beaucoup trop de voyelles, et trop peu de consonnes.

Voila une raison merveilleusement bonne ! Les lettres de l'alphabet ont donc un sexe ? Les voyelles à ce compte sont donc des femelles, et les consonnes des mâles ? Peut-on avoir le sens commun, et dire, et répéter de telles absurdités ! Mais que diriez vous, si je vous assurois, que chès nos Poètes nôtre Langue n'a pas plus de voyelles et pas moins de consonnes que la vôtre chès les vôtres ?

Donnez-vous la peine, Monsieur de la Crusca, de prendre au hazard une vingtaine de vos vers et des nôtres de même mesure, et de compter combien de voyelles il y a dans chaque vingtaine. Vous n'en trouverez guère d'avantage dans nôtre vingtaine que dans la vôtre. Peut-être pas deux ou trois sur chaque cent. Comp-

tez après les consonnes, et vous trouverez que nôtre vingtaine en contient tout autant que la vôtre. C'est-là une vérité arithmétique que je vous propose de chercher, et qu'un quart-d'heure de loisir suffira pour que vous la trouviez.

Ce que je vous dis à vous par rapport à vôtre langue, je le dis de même aux Anglois par rapport à la leur, à cause que bien des Anglois ont aussi sottement répété la sottise du Pere Bouhours, que la langue Italienne est une langue efféminée par la raison qu'il en donne. La Langue Angloise n'a guères moins de voyelles, et guères plus de consonnes que la nôtre. Après plusieurs expériences j'ai trouvé que la différence n'est presque rien.

Vous me demanderez peut-être, d'où vient que vôtre Langue Françoisé, et l'Angloise encore moins, ne sauroit être si aisément et si rapidement gazouillée que l'Italienne par des femmes et des châtrés. Voici ma reponse à cette pretendue preuve que nôtre Langue n'est point mâle. C'est
que

que nous prononçons toutes nos voyelles d'un ton clair et net, ce qui donne à un chanteur le moyen de fredonner sur un *a*, ou sur un *e*, pendant une heure s'il le veut. Vous autres François vous prononcez un trop grand nombre de vos voyelles du nez plutôt que de la bouche. On ne sauroit fredonner sur ces voyelles-là. Vous avez en outre une quantité innombrable d'*e* muettes et des diphtongues, qui, selon (a) vous, *font un effet fort harmonieux dans votre langue*. J'en appelle à vos Musiciens, et je les prie de me dire, s'ils peuvent s'arrêter un seul instant sur ces *e* muettes et sur ces diphtongues, qui vous paroissent si harmonieuses. Ils ne l'oseroient, crainte de causer un éclat de rire. C'est à quoi vous n'avez point pensé quand vous avez dit à l'avanture, que *les heureuses délinances des e muettes laissent dans l'oreille un son, qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui re-*

(a) Voyez la Lettre à Monsieur Diodati à la Suite du Commentaire Historique.

sonne quand les doigts ne frappent plus les touches. S'il y eut jamais de comparaison mal assortie, je crois que c'est celle des *e* muettes et des diphtongues au son du clavecin. Autant valoit les comparer au son d'une cloche, qui dure encore plus longtemps que le son du clavecin après qu'on a laissé aller la corde. Apparemment Monsieur De Voltaire ne fait pas que les clavecins, dont le son dure trop quand on a cessé de les toucher, ne sont guère des bons clavecins.

Les Anglois de leur côté, prononcent aussi quantité de leurs voyelles d'une manière serrée, outre qu'ils n'ouvrent guères la bouche quand ils parlent, ou qu'ils chantent ; ce qui fait dire à nos maîtres de musique, que les Dames Angloises chanteroient tout comme les nôtres, s'il y avoit moyen de leur séparer un peu les lèvres. Les *a* des Anglois sont pour la plus-part des *e* chès-nous et chès-vous. Leurs *e* sont souvent des *i* à notre manière et à la vôtre, sans compter ceux qu'ils ne prononcent

prononcent presque pas, comme dans les mots *tongue, open, rotten, taken, garden, metre, lucre, mettle, mantle, thistle, &c.* Dans la conversation rapide on a quelque peine à distinguer certains de leurs mots de certains autres : entre le nom, par exemple, de la Mère des amours, et de la Ville de Venise, *Venus* et *Venice*. Leurs fréquentes aspirations, et leur lettre dentale *th*, contribuent aussi à obscurcir et à affoiblir le son de leurs mots, et leurs musiciens ne sauroient s'en assister pour rendre leur chant mélodieux. Pourquoi appellera-t-on toutes ces choses-là de la *masculinité*? Ne vaudroit-il pas mieux les appeler par leur nom véritable, qui est de l'*obscurité*, ou bien de l'*antimusical*?

Ce sont donc nos voyelles rondement prononcées, qui donnent tant de jeu à nos chanteurs, et qui rendent nôtre musique vocale plus sonore que la vôtre et que celle des Anglois. Mais parce que nous prononçons nos voyelles d'un ton clair et net, et parce que nôtre chant remplit

mieux un grand théâtre, vous en tirerez
 l'absurde conséquence, que vos langues
 sont masculines, et que la nôtre est fémi-
 nine ! Que ne concluez-vous de même,
 que le son de la trompette est plus fémi-
 nin, ou efféminé, que celui du hautbois ou
 du violoncelle ? En vérité vous autres Mes-
 sieurs de France et d'Angleterre, vous êtes
 bien habiles quand il s'agit de vous don-
 ner raison à vous-mêmes ! La plupart
 d'entre vous décide hautement du son de
 notre langue sans en avoir prononcé
 quatre mots avec justesse, sur la foi de vos
 oreilles accoutumées dès l'enfance à d'au-
 tres sons, ou bien sur la foi de certaines
 gens, qui de notoriété publique n'ont
 point su l'Italien, ou ne le savent point.
 Voilà des Juges bien compétens et bien
 respectables ! Mais n'ayez pas peur, Mes-
 sieurs, d'être les seuls ridicules à l'égard
 des louanges que vous donnez chacun de
 votre côté à vos langues respectives aux
 dépens de la nôtre ! Nous avons chès
 nous bien des bourriques à deux jambes,
 qui,

qui, sans savoir quatre mots de François, ou trois d'Anglois, vous soutiennent bravement, que la Langue Italienne est non seulement plus belle que la Françoisse et que l'Angloise; mais plus belle même que la Latine et que la Grecque. C'est-là l'Homme partout ! Il ne sauroit se contenter des biens qu'il possède. Il faut qu'il ravale les biens de son voisin avant que de pouvoir jouir des siens à son aise ! Ce qu'il y a de vrai dans cette affaire des Langues, est, que toute langue est belle entre les mains de ceux qui savent s'en servir, et que les Sots les gâtent toutes. Chès Monsieur De Buffons et chès Monsieur De Marmontel, la Langue Françoisse est charmante. L'Angloise est admirable chès le Docteur Johnson et chès Monsieur Gibbons. L'Italienne est laide, est abominable, chès Carlo Denina et chès le Comte Verri. Faut-il dire pourquoi ? Hélas, il me fache bien de le dire ; mais nous avons actuellement en Italie une race d'Ecrivains, qui croient faire des miracles

en

en farcissant leurs barbouillages de mots et de phrases Françoises. Ah la maudite engeance ! Si une loix salutaire en envoyoit quelque vingtaine aux galères, je crois, Dieu me pardonne, que je briguerois l'emploi de Comite ! Ils font bien pis que de rendre leur langue efféminée : ils la rendent monstrueuse !

Mais ne nous écartons point de nôtre sujet, et que Messieurs les François, de même que Messieurs les Anglois, me permettent de leur dire, qu'ils ont bien mal fait quand ils ont répété la sottise du Père Bouhours. Je conviens qu'il est plus commode de répéter ce qu'un ignorant a dit, que de se morfondre à examiner s'il a dit bien, ou mal. Mais lisez Dante, Messieurs, lisez l'Arioste, lisez le Tasse, et vous trouverez, que les Diables, les Damnés, les Héros Chrétiens, et les Guerriers Sarasins, sont bien éloignés de parler un langage mou et douxereux. Chès Métastasio même, qui s'est tant étudié à choisir les mots les plus aisés à prononcer,

vous

vous trouverez que Caton, Régulus, Titus, et Thémistocle ne parlent point un langage efféminé, bonnes gens que vous êtes !

Je me flatte à l'heure qu'il est d'avoir médiocrement bien prouvé, que Monsieur DeVoltaire n'est guère plus Sorcier lorsqu'il s'agit de Littérature Italienne, que quand il est question de Littérature Angloise, et qu'il auroit beaucoup mieux fait de s'en tenir à ses Corneilles et à ses Racines, sans aller tomber le sabre à la main sur des Auteurs qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu. Il ne me reste plus qu'à l'assurer bien sérieusement, que je ne crois pas, quoiqu'il en dise, qu'il ait lu les Ouvrages de Goldoni. Je sens bien que je ne suis pas poli en lui parlant de la sorte ; mais enfin, il faut que je sauve ici son honnêteté aux dépens de sa véracité, quoi qu'il m'en coute. S'il avoit lu les Ouvrages de Goldoni, il ne lui auroit point écrit de *les avoir mis entre les mains de l'arrière-*

l'arrière-petite-fille du Grand Corneille, afin qu'elle apprit le bon Italien et la bonne Morale en même tems. Apprendre le bon Italien chès Goldoni, dont le langage n'est qu'un mélange impur de nos Dialectes avec du François ! Un potage tout aussi dégoutant, que la langue d'Algarotti, du Marquis Beccaria (a), et du Comte Verri ?

(a) J'ai déjà dit ce qu'est l'Italien d'Algarotti. L'Italien du Marquis Beccaria ne vaut pas mieux, soit dans son Livre *De' Delitti e delle Pene*, soit dans cet autre *Dello Stile*. Mon pauvre Comte Pietro Verri de Milan, en sa qualité d'Ecrivain, est encore pire qu'Algarotti et que Beccaria. C'est un Cavalier fort rébarbatif, qui ne fait rien de rien, et qui a la rage de tout savoir. Algarotti étoit grand Admirateur de Monsieur De Voltaire, comme de raison. Beccaria et Verri le sont aussi : mais, au lieu d'apprendre de Monsieur De Voltaire à écrire leur langue avec pureté, comme il écrit la sienne, ils n'ont appris de lui qu'à décider de toutes choses d'un ton impérieux, et sans avoir ni l'un, ni l'autre, la millième partie de son gout, de son savoir, et de son feu. Malgré cela ils ont leurs admirateurs tout comme Goldoni, par la seule raison qu'*Un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.*

Apprendre

Apprendre la bonne Morale chès Goldoni, qui dans presque toutes ses Pièces montre n'avoir pas assez de sens commun pour distinguer la Vertu du Vice, et qui les a pris l'un pour l'autre si fréquemment ?

Je n'ai pas grande opinion de la Morale de Monsieur De Voltaire lui-même, s'il m'est permis de le juger sur quelques-uns de ses Ecrits, où l'on trouve des traits fort lubriques, et dont bon nombre respire le plus choquant libertinage. Malgré cela, je fais que Monsieur De Voltaire est Gentilhomme François, et qu'un Gentilhomme François ne vaudroit, pas même quand il est un peu relaché dans ses mœurs lui-même, contribuer le moins du monde à gâter la tête et à corrompre l'innocence d'une Jeune Dame à pure perte. Comment puis-je donc croire, qu'il auroit voulu mettre les Ouvrages de ce simple ignorant de Goldoni entre les mains de Mademoiselle Corneille s'il les avoit lu lui-même ? Non : il n'auroit jamais voulu
lui

lui faire lire (a) des Ouvrages parsemés d'équivoques et de double-entendres, d'allusions et de tropes à la Vénitienne; c'est-à-dire, des grossièretés sales, dont les Ravaudeuses de Paris ne voudroient pas. Ouvrages d'ailleurs d'une fadeur insoutenable, où l'on voit un Monsieur venir sur la Scène une serviette sous le menton, et le visage moitié rasé et moitié favonné; où les Chambrières et les Laquais tranchent les sententieux à navrer le cœur; où les Maîtres sont appelés en duel par des Gueux qui jadis portèrent leur livrée; où les Mille-di Angloises et les Esclaves Persanes veulent tuer leurs Servantes et leurs Rivaless à coups de couteau; où l'on dit que quand

(a) Je ne prouverai certainement pas ce que je dis par des exemples. Suffit que dans l'Air *E' pur bella la Cecchina*, qu'on lit dans sa Pièce intitulée *La Buona Figliuola*, fameux par la belle musique de Piccini; Suffit, dis-je, que dans cet Air il y a une réticence infame, que les Dames Vénitiennes entendent, et que celles d'Angleterre n'entendent pas. Si elles l'entendoient, se suis bien sûr qu'on ne verroit jamais cet Air-là sur leurs clavecins.

il s'agit de mariage, la noblesse doit être préférée aux bonnes mœurs ; où enfin il n'y a ni intrigue, ni caractère, ni comique, ni pathétique, ni vraisemblable, ni naturel ; où, à la représentation, les énormes perruques, les habits grandement disproportionnés aux personnes qui les portent, les culottes déchirées, et les bas troués, tiennent lieu d'esprit et de facétie, de sentiment et de sens commun. Ce sont des belles choses dans ce gout-là, qui ont tant été admirées par notre canaille en livrée, de même que par notre canaille sans livrée, dont ma chère Italie n'a pas manqué aujourd'hui, particulièrement dans la savante Ville de Venise, où pendant un assez long-tems Goldoni et l'Abbé Chiari, qui est encore pire que Goldoni à tous égards, ont été les brillans modèles du gout général, sous les auspices chacun de quelques douzaines de sottes (a) Excel-

(a) Tout Membre de l'Aristocratie Vénitienne est une *Excellence*. Leurs Femmes et leurs Enfans jouissent tous du même titre.

lences mâles et féminelles, qui firent à qui plus, pour soutenir chacun les Pièces du Héros, dont ils avoient épousé le parti.

On m'objectera sans doute, que ce Goldoni, après quelques années de séjour à Paris, a fait voir qu'il n'est point tel que je le peins, et que par conséquent il mérite toute l'estime dont Monsieur De Voltaire l'a honoré, ayant donné une Pièce Française, intitulée *Le Bourru Bienfaisant*, dans la quelle les bonnes mœurs sont respectées tout autant que dans tout autre Pièce Française.

Je conviens que le bon langage, le bon style, et le bon sens sont heureusement réunis à la bonne Morale dans le *Bourru Bienfaisant*. Je me rejouissois bien sincèrement en le lisant, de voir Goldoni si heureusement métamorphosé en Ecrivain élégant, honnête, et raisonnable. Je ne le connois point personnellement ; mais je fais de bonne part, qu'il est bien loin dans son particulier de ressembler à aucun des Héros vertueux de ses Pièces, et d'être
par

par conséquent un mauvais membre de la Société. Des Gens qui le connoissent à fond, m'ont assuré, que c'est une bonne pâte d'homme, incapable de faire du mal à une mouche, humble, officieux, et toujours prêt à rendre service à quiconque, lorsqu'il le peut. Je ne doute pas du tout, que les immoralités fréquentes et les platitudes éternelles, dont ses Ouvrages Italiens fourmillent, ne soient des purs effets de son ignorance, et de cette éducation mollasse et grossière, si commune dans son País natal, même chés la meilleure Noblesse. Je le félicitois donc, en lisant sa Pièce Françoisé, sur ce que la Société de Paris l'avoit si bien reformé en sa qualité d'Auteur. Mais le Diable, qui paroît lui en vouloir, lui fit malheureusement composer l'année passée, 1776, un nouvel Ouvrage en Italien, intitulé *Germondo*, pour l'Opera de Londres. Ah la sotte Pièce ! Elle n'est point indécente, à vrai dire : mais c'est encore un amas de bêtises insipides, écrites dans son style nigaud qui

N

fait

fait tomber les bras, tout comme sa *Buona Figliuola*, sa *Lucrece à Constantinople*, son *Ircana*, sa *Pamela*, et ses autres Pétarades dans le gout Vénitien. Dans ce *Germondo* c'est un Roi qui est mort, et qui n'est pas mort : c'est le Prince son Fils, qui part fort en colère pour aller vanger la mort de ce Roi vivant, sans savoir auparavant s'il y a des raisons pour se mettre en colère : c'est un Monarque furieusement jaloux sans avoir la moindre raison raisonnable de l'être, et qui veut faire mourir son Fils qu'il aime, uniquement parce qu'il l'a trouvé l'épée à la main prêt à se battre avec un Coquin : c'est une Reine mariée et non mariée en même tems, méchante et non méchante au même instant, qui s'empoisonne par le pur plaisir de s'empoisonner : ce sont des grandes rages et des violences sans aucun motif visible : ce sont des tourmens fort cuisans, dont personne n'a jamais été tourmenté : c'est enfin une bêtise qui passe toutes les bêtises, bêtement parsemée d'exclamations, d'in-

d'interjections, et de petites phrases très-bêtement volées aux Oeuvres de Métastasio.

Comment, m'écriai-je, en lisant ce salmigondis, est-il possible que cela ait été fait par l'Auteur du *Bourru Bienfaisant* ? Se peut-il, qu'un Etre de raison dans une langue qui lui est étrangère, ne soit qu'un Bênet dans sa langue naturelle ?

Cependant les choses impossibles ne sauroient jamais être que des choses impossibles. Nul homme n'eut jamais deux ames en partage, l'une raisonnable, et l'autre non. N'y auroit-il pas là-dessous de la tricherie ? N'en auroit-on pas imposé au Public en donnant le *Bourru Bienfaisant* à cet homme-là ?

Je conviens que je ne saurois donner la moindre preuve légale de ce que je m'en vais dire ; mais je dis malgré cela, que l'Auteur du *Germondo*, n'est point l'Auteur du *Bourru Bienfaisant*. Non : c'est-là une chose impossible, qui ne sauroit jamais être une chose possible. L'est-elle ? Peut-on me le prouver ? Je signe dès-à-

présent que je suis un Sot moi-même : un Sot, un Maître-Sot, qui ne connoit plus rien à la Nature humaine, n'ayant jamais pu comprendre qu'un homme put être blanc et noir tout-à-la fois.

En attendant, que Goldoni soit l'Auteur du Bourru Bienfaissant, ou ne le soit pas, j'exhorte Monsieur De Voltaire à se bien persuader, que les Ouvrages Italiens de son *Réformateur du Théâtre*, de son *Liberateur de l'Italie*, ne doivent point être lu par des honnêtes Démoniselles d'aucun Pais; mais uniquement par cette espèce d'Arrière-petites-Filles qui gagnent leur vie dans une certaine rue de Venise appelée *la Rue de Charbon*, et ne doivent faire l'admiration, que de ce Comte Pietro Verri de Milan, mentionné plus haut, qui a eu la bonté de les prôner de toute sa force dans une (a) Feuille Périodique

(a) Monsieur de la Lande, dont je respecte le savoir, a fait mention dans son *Voyage d'Italie* de cette Feuille Périodique, et nous a donné les Noms
des

riodique Italienne, intitulée *le Caffé de Démétrius*.

Monfieur De Voltaire fera auffi fort bien de fe tranquillifer deormais fur le compte des Poètes Anglois, et notamment de Shakespear, à la mémoire du quel on feroit un trop grand outrage, malgré tous fes defauts, je ne dis pas fi on lui comparoit le pauvre Avocat Goldoni; mais fi on lui comparoit Monfieur

des merveilleux Savans qui l'ont publiée à Milan. Dans ce Voyage de Monfieur De la Lande il y a un très-grand nombre d'erreurs et de bevues, pour le dire en paffant. On en feroit pourtant, et fort aifément, le meilleur Ouvrage dans fon genre, fi un petit nombre d'habiles Italiens entreprenoit de le corriger. A la tête d'une pretendue Traduction Françoisfe d'un *Ouvrage Anglois*, que j'ai publié ici à Londres il y a huit à neuf ans, on a eu la bonté de me prêter une Préface fort longue, et toute entière à la louange de Monfieur De la Lande et de fon Voyage. Je défavoue chaque mot de cette Préface, de même que plufieurs chofes qu'on m'a prêté dans la Traduction même, qui eft intitulée *Les Italiens*. Par égard pour une Dame de Paris, que j'honore infiniment, je n'en dirai pas davantage pour le préfent : *Intendami chi può*.

De Voltaire lui-même, considéré comme Ecrivain Dramatique. Il est certain que Monsieur De Voltaire a moins de défauts dans ses Pièces de Théâtre, que n'en a Shakespeare. Pour un que Monsieur De Voltaire puisse en avoir, Shakespeare en a cinquante, en a cent, en a deux-cent, si l'on veut. Je conviens de tout cela sans la moindre difficulté : mais je prétends qu'on convienne aussi, que chaque beauté de Shakespeare vaut un très-grand nombre des beautés de Monsieur De Voltaire, même des plus travaillées, et des mieux choisies. C'est là l'opinion d'un homme qui n'est ni François ni Anglois, qui a étudié la langue Angloise pendant trente ans, et la Françoisse pendant plus de quarante.

Je m'en vais à présent achever mon Discours par prier tous ceux qui veillent à l'éducation de la Jeunesse en France et partout ailleurs, de ne point souffrir, que leurs Elèves lisent aucun des Ouvrages de ce prétendu Savant Universel. Mon-

Gour

fleur De Voltaire a une manière de dire
 les choses fort séduisante, qui plait même
 quand il déraisonne; et il ne déraisonne
 pas rarement. D'ailleurs il n'endoctrine
 jamais, quoi qu'il divertisse toujours.
 Qu'apprendront de lui des Jeunes-Gens
 sans expérience, et mal pourvus de vé-
 ritable savoir? Ils apprendront, qu'*Ho-
 mère est un bavard; que Sophocle et Eu-
 ripide sont aujourd'hui ignorés, ou méprisés;*
 qu'*Hésiode, Platon, Virgile, Ovide*, et tous
 ceux en un mot que le Monde a respectés
 comme des grands hommes durant tant
 de siècles, sont tous si pleins de défauts
 qu'ils en regorgent. Tour-à-tour Mon-
 sieur De Voltaire les a brocardés tous
 dans ses Profes et dans ses Vers. Je
 conviens de tout cela: j'y souscris sans
 hésiter, comme de raison; et je conviens
 aussi, que tous les plus célèbres Ecrivains
 modernes parmi les Anglois, les Espa-
 gnols, les Italiens, et même parmi les
 François, sont des Gens qui méritent,
 par-ci par-là quelques louanges, pourvu
 qu'elles

qu'elles soient entremêlés de beaucoup de mépris. Cependant il est bon de considérer, que quand les Jeunes-Gens auront appris par cœur de Monsieur De Voltaire toutes ces étonnantes vérités, ils en tireront naturellement la dangereuse conséquence, qu'on peut devenir fort savant en toutes choses sans se bourreler l'ame à étudier des Ouvrages abusivement décorés du titre de Classiques. N'y a-t-il pas-là un peu de risque, qu'au lieu de devenir des Hommes, ils ne deviennent que des Sots et des Impertinens ? Puisqu'on ne sauroit douter que le Grand Corneille, et Racine, et Boileau, et Pascal, et Bossuet, et Bourdaloue, et La Bruyère, et tant d'autres se sont formés sur ces imbécilles Grecs et Romains, pourquoi ne laisserons-nous pas courir nôtre Jeunesse après ces imbécilles mêmes ? Irons-nous présenter cette Jeunesse à Monsieur De Voltaire, afin qu'il prenne la peine de la mettre sur un autre chemin, au risque qu'elle s'égare ? Si
j'en

j'en crois à mes petites observations, il n'y a pas un seul jeune Liseur des Oeuvres de Monsieur De Voltaire, que ne soit un modèle de frivolité, de témérité, et d'absurdité en fait de littérature et de morale, pour n'en pas dire d'avantage. Peut-être ne suis-je qu'un Observateur superficiel et mauvais . Il n'y a là rien d'impossible. Mais enfin, que je dise bien, ou que je dise mal, je ne saurois m'empêcher de crier de toutes mes forces : Malheur aux Jeunes-Gens qui auront lu les Ouvrages de Monsieur De Voltaire avant que d'avoir lu Homère, Virgile, et tous les autres que nos appellons Ecrivains Classiques : Malheur, Malheur !

F I N.

E R R A T A.

<i>Page.</i>	<i>Ligne.</i>	<i>Errata.</i>	<i>Corrigez.</i>
8	12	mas	mais
10	4	ou	on
<i>ib.</i>	14	explication	l'explication
15	6	impossible	impossible
17	18	ap és	après
29	19	ou lui	on lui
30	12	qui	qu'
<i>ib.</i>	13	on	ont
39	16	plus	plu
50	10	ligne	ligue
51	4	moitié	moitié
53	9	paintes	peintes
57	8	fon	font
58	15	revenous	revenons
59	10	une	un
<i>ib.</i>	24	on	ont
62	5	fout	font
64	13	compairaisons	comparaisons
70	20	donner	donné
<i>ib.</i>	24	œvres	œuvres
71	13	sarifie	sacrifié
72	8	ils	où ils
73	16	done	donc
74	21	que	qui
103	14	que	qui
105	23	une	un
107	12	un	une
118	21	seixième	seizième
133	11	à cherchè	a cherché
139	7	deux ces	deux cens
145	19	c'est a dire	c'est à dire
148	10	parmis	parmi
<i>ib.</i>	15	ajourd'hui	aujourd'hui
<i>ib.</i>	19	da nos	de nos
149	22	supesins	superfins
151	22	la verbe	le verbe
154	15	auêteur	auteur
162	5	Reignier	Régnier
174	7	l'ont voit	l'on voit
<i>ib.</i>	24	se suis	je suis

